

UNE DISSIDENCE PROTESTANTE MALGACHE : L'EGLISE TRANOZORO

par

Simon AYACHE et Charles RICHARD

Plus que le temps de l'exploitation économique et de la domination culturelle, du travail forcé, de l'impôt, de l'école aliénante, l'histoire coloniale (et par beaucoup d'aspects l'histoire pré-coloniale) fut surtout ressentie, à Madagascar, comme « le temps du mépris ». En révolte contre toutes formes de suprématie étrangère, incarnées par le missionnaire blanc ou l'administrateur colonial, la Tranozoro représente l'une des premières manifestations de la fierté malgache. Avant les soldats *menalamba* de 1896, les médecins et intellectuels *V.V.S.* de 1915, les publicistes de la *Ligue pour l'accession des indigènes de Madagascar aux droits de citoyens français*, de 1929, les pasteurs de la « maison, ou temple, de roseaux », avec leurs fidèles, exigèrent en 1893 l'autonomie, la liberté de leur vie religieuse. Plus tard, ce désir impérieux d'indépendance s'élargira au domaine politique et national. Née indirectement d'un pur et simple scandale, protégée dans ses années d'essor par Gallieni lui-même, continuellement déchirée par des luttes internes, engagée trop fréquemment dans des procès interminables, l'église Tranozoro passe, aux yeux de beaucoup, pour « un éthiopianisme médiocre et ridicule » (1). Jugement inexact, tendancieux. La Tranozoro (après 1900, la Tranobiriky) par son esprit d'indépendance, par son organisation exclusivement malgache, posa un problème fondamental, religieux et politique, et suscita, chez ses adversaires eux-mêmes, un débat crucial, qui se situe au cœur des réalités coloniales.

Avant toute chose, la Tranozoro rejette l'autorité des missionnaires *vazaha* (étrangers blancs). Par là, elle incarne le danger que fait courir à l'autorité coloniale le développement d'un clergé malgache. Victor Augagneur le

(1) Raoul Allier. Lettre au gouverneur général Augagneur — 5 janvier 1907 — Archives de la République Démocratique de Madagascar (A.R.D.M.), Dossier F. 134 — cf. *infra*.

comprit assez pour assimiler éthiopianisme de la Tranozozoro et « indigénisme » religieux (2). « Le clergé indigène est un sujet d'inquiétude pour le gouvernement. Tous les mécontents, tous les anciens féodaux, tous les anciens chefs dépouillés de leurs privilèges s'efforcent de reconquérir leur ancienne autorité en devenant des chefs religieux, des pasteurs. En face de l'administration se dresse l'autorité du pasteur, frondeuse, indisciplinée... Elle prétend représenter le droit absolu, la justice vis-à-vis du despotisme administratif : elle se réclame, en raison de son indépendance à l'égard du gouvernement, en raison des traditions, des origines de ceux qui la détiennent, de la tradition nationale malgache » (3). Regard inévitable de toute église autonome vers la tradition : danger plus grand encore, qui compromet non seulement l'œuvre coloniale, mais aussi l'œuvre européenne, la civilisation occidentale, et dans le domaine même de la vie la plus profonde, religieuse. Libre de la surveillance des missionnaires, le protestantisme ne tardera pas à « se défigurer, perdre ses traits européens, prendre une physionomie malgache ». Le résultat sera de « détruire, en la déformant étrangement, l'œuvre à laquelle missionnaires et missions auront consacré leur temps, leur activité et leurs vies ». Aucune hésitation possible pour le gouvernement : en brisant un tel mouvement, il « rendra le plus grand service aux missions, menacées tôt ou tard dans leur existence par la constitution de cette église indigène » (4).

Périls que les missionnaires français refusent de reconnaître. Ils ne réalisent pas que toute église indigène cache une Tranozozoro en puissance. Marius et Ary Leblond, porte-paroles des intérêts réunionnais, historiens de la colonisation française à Madagascar, font chorus avec le gouverneur général : « En leur ensemble, les missionnaires protestants épousent la cause des indigènes contre l'Etat français, les cajolant et les plaignant d'avoir tant d'impôts à payer... Ils tiennent le Hova par la familiarité dont ils usent adroitement vis-à-vis de lui : je suis ton frère, disent-ils, je ne suis pas ton maître » (5). Et le visage du colon se découvre. On passe rapidement du plan idéal, religieux, au plan politique et matériel. C'est la section tananarivienne de la Ligue des Droits de l'Homme qui prend maintenant fait et cause pour Augagneur contre les pasteurs, français ou malgaches : « On nous parle de liberté de conscience ! de liberté de culte ! Ce n'est qu'avec une extrême réserve que nous devons parler de liberté dans un pays comme celui-ci. N'oublions pas que le peuple malgache était encore un peuple d'esclaves... Si nous lui reconnaissons un droit à la

(2) « Une préoccupation semble hanter l'esprit du gouverneur général, en matière d'indigénat religieux, c'est celle de l'éthiopianisme. Toutes les fois qu'il a eu l'occasion de s'entretenir avec nos missionnaires, il a évoqué devant eux le spectre de l'éthiopianisme » J. Bianquis. *L'œuvre des missions protestantes à Madagascar* — Paris — Maison des Missions Évangéliques, 1907, 258 p ; p. 161.

(3) *Lyon Républicain* 18 juin 1907 — in J. Bianquis. *op. cit.*, p. 137.

(4) Brochure anonyme, mais directement inspirée par Augagneur, *les Missions et la question religieuse à Madagascar*, Paris 1907 ; 60 p.

(5) *Revue des Deux Mondes*. 1er août 1907 — in J. Bianquis. *op. cit.*, p. 185.

liberté intégrale, nous n'avons qu'à abandonner la Grande Ile, il n'y a pas de moyen plus sincère de reconnaître ce droit... La politique coloniale ne peut s'excuser que par ses conséquences économiques tangibles. Le temps est passé où les peuples se croyaient ou semblaient se croire chargés d'une mission moralisatrice de source mystérieuse. Les colonies ne valent que par les profits qu'on en tire...». Claire proclamation, dont Augagneur se félicita : «je tiens à vous dire combien j'ai été heureux de me trouver en parfaite communion d'idées avec les ligueurs de Tananarive» (6).

Raoul Allier, autre adversaire de la Tranozozoro, se chargea de répondre à Victor Augagneur. Se considérant comme «invité à triompher de ses scrupules» par l'usage que Victor Augagneur faisait de ses propres écrits (7), et justement contre ses amis des Missions Evangéliques de Paris, le sociologue protestant, professeur honoraire à l'Université de la Sorbonne écrivit au député socialiste de Lyon, gouverneur général de Madagascar, pour «s'expliquer d'homme à homme et de conscience à conscience». Longue et remarquable lettre du 5 janvier 1907, pleine de sa générosité personnelle, et des préjugés de son temps. Pas tous les préjugés de son temps. Republicain et démocrate, il éloigne l'idée d'un racisme quelconque. Pour lui, un homme égale bien un homme, quelle que soit sa couleur, quel que soit son pays. Mais — racisme peut-être plus subtil ? — «la doctrine démocratique n'enseigne pas que tous les hommes soient égaux en valeur *actuelle* ; elle exige qu'on poursuive la réalisation d'un Etat où tous les hommes vaudraient autant moralement et intellectuellement, les uns que les autres». R. Allier ne met pas en cause la colonisation, parce qu'elle seule, pense-t-il, apporte aux peuples d'outre-mer cette chance de l'égalité et de la liberté au niveau d'une civilisation supérieure, qui sera celle de l'Europe chrétienne. Plaidoyer pour la thèse de l'assimilation progressive mais intégrale (8). Il accable lui aussi la Tranozozoro, parce qu'il confond (sans avoir toujours tort sur ce plan) réaction de type racial et réaction nationaliste (9). Il ne tolère ni l'une ni l'autre. Mais sa défense du clergé indigène profite au total, à la cause de la Tranozozoro. Condamnant l'éthiopianisme, R. Allier l'explique cependant, et fustige ses adversaires. L'éthiopia-

(6) A.R.D.M. — Cabinet Civil, 105 — cf. aussi développement in H. Vidal. *La Séparation des Eglises et de l'Etat à Madagascar*. Paris — Librairie générale de Droit et Jurisprudence, 1970, 304 p. — pp. 48-55.

(7) «L'enseignement primaire des indigènes à Madagascar» *Cahiers de la Quinzaine*, 6ème série — nov. 1904 — chap. «L'éthiopianisme», et *La Liberté de conscience à Madagascar*. Paris, 1907.

(8) «Il y a des gens qui n'acceptent pas que les Malgaches puissent être un jour des hommes possédant une vraie valeur humaine et conscients de cette valeur. C'est là le danger qu'ils redoutent. C'est là qu'est le différend entre eux et nous. Ils pensent surtout à conserver aux colons une matière exploitable, inerte, vile. Et nous pensons surtout à grouper autour de notre chère France le plus grand nombre de fils dignes d'elle et de son génie».

(9) «Il ne faut encourager aucun mouvement qui soit inspiré de l'idée de race ; la Tranozozoro n'est que trop accessible à cette idée» *art. cit.* (note 7).

nisme surgira nécessairement, à Madagascar, des abus de l'autorité coloniale, et spécialement de la fameuse loi de l'indigénat, qui n'est pas un monopole anglais (10).

Mais qu'est-ce que l'éthiopianisme ? Par sa réponse, R. Allier décrit les circonstances mêmes de la naissance et du développement de la Tranozozoro. Sans le vouloir, il la justifie. L'éthiopianisme « c'est un mouvement dont on pourrait résumer tout le sens dans cette devise : « L'Afrique aux Africains » ! Il a surgi, il y a quelque vingt ans, dans la colonie du Cap, le Transvaal et les pays avoisinants. Il s'est produit dans certaines églises protestantes indigènes, où les noirs revendiquaient, contre les missionnaires blancs, toute leur autonomie spirituelle. Après n'avoir sévi longtemps que dans le domaine religieux, il a fini par prendre une allure sociale et politique. Il exprime, à cette heure, toutes les revendications de la race vaincue, soumise, exploitée, contre la race envahissante ». Pourquoi ce mouvement, aux causes sociales évidentes, se manifeste-t-il d'abord dans les églises protestantes ? « La raison n'en est pas compliquée. L'éthiopianisme devait surgir dans les endroits où l'indigène était le plus capable d'apprécier au vrai sa situation sociale ; et il en était le plus capable là où l'on avait eu le plus sérieux souci de le développer. Ce sont les Missions protestantes qui ont été là-bas les éducatrices des indigènes. Ce sont elles qui les ont traités en hommes quand administrateurs ou propriétaires fonciers les considéraient comme un vil bétail ». Administrateurs et propriétaires fonciers, bénéficiaires de la colonisation se liguent autour du gouverneur général pour exiger des mesures radicales contre l'éthiopianisme. Il y va de leur intérêt. R. Allier reconnaît facilement les faux démocrates qui apportent à la politique anti-religieuse d'Augagneur un soutien particulièrement douteux. « Le danger d'éthiopianisme, dont beaucoup affectent de parler autour de vous, n'est qu'un mot, n'est qu'un prétexte. Cette formule sert à cacher ce qu'un certain esprit colonial n'oserait exprimer tout haut... Au fond, le prétendu péril qu'ils ont l'air de redouter pour la France ne les préoccupe guère. Leur vraie crainte, c'est de n'avoir pas toujours à leur portée et à leur merci la matière exploitable qu'ils veulent trouver chez les indigènes ».

Les pasteurs de la Tranozozoro, qui écrivirent naguère l'histoire de leur église (11) ou qui la racontent aujourd'hui (12) montrent le plus vif souci de

(10) Partout le code de l'indigénat « consacre l'arbitraire des administrateurs à l'égard des indigènes ». « Ne trouve-t-on que dans les colonies anglaises les hommes qui comparent avec amertume le sort qui leur est fait aux principes que la métropole prétend représenter dans le monde ? »

(11) Rajohnson : *Tantaran'ny Fiangonana Antranobiriky* (3 fascicules de 44 et 28 p. — Antananarivo — 1928-1937) et Jacques Rahamefy : *Tantaran'ny Fiangonana Mission Indépendante Tranozozoro-Antranobiriky (M.I.T.A.)* Antananarivo, 1957, 32 p.

(12) Cf. enquête orale de Mme Randriamanalina-Rakotovoà, étudiante en maîtrise d'anglais, pour compte rendu critique de l'ouvrage de J. Rahamefy, *cit. supra* (Séminaire de recherche de S. Ayache sur la « Civilisation anglo-malgache » — Département de Langues Vivantes — Université de Madagascar).

défendre la respectabilité de leur secte, trop injustement décriée, et surtout d'interpréter leur passé comme celui d'une communauté toujours menacée mais toujours fidèle à son idéal premier de liberté et d'indépendance. A leurs yeux, la Tranozoro mérite de symboliser la résistance malgache à toute autorité extérieure, tant sur le plan religieux que social et politique. L'éthiopisme qu'ils ont courageusement illustré leur paraît la pierre angulaire du nationalisme malgache. Ce portrait est-il trop flatteur ? A travers l'histoire mouvementée de la première secte autonome de Madagascar, nous pouvons en apercevoir les nombreux éléments de vérité. L'analyse de son aspiration constante à l'indépendance — *tsy miankina* (13) — et de sa démarche pour adapter le christianisme au génie national confirmerait ce jugement (14).

1

HISTOIRE MOUVEMENTEE D'UNE SECTE AUTONOME

Dans l'évolution générale du protestantisme malgache, et, parallèlement, du nationalisme à Madagascar, l'histoire du mouvement dissident Tranozoro s'inscrit avec des phases heurtées d'ombres et de clarté. Il n'est pas exact de prétendre que les églises malgaches firent bloc contre la dissidence : des pasteurs aussi prestigieux que Rabary, Ravelojaona, Randzavola apportèrent tour à tour leur caution à la Tranozoro. Mais on ne peut nier que l'église autonome vécut longtemps dans une atmosphère de suspicion, voire de persécution entretenue par les milieux fidèles à la *London Missionary Society* (L.M.S.) et à la *Friends' Foreign Mission Association* (F.F.M.A.) ou à la Mission Protestante Française (M.P.F.) On accuse aussi la Tranozoro, soutenue quelque temps par Gallieni, d'avoir été « une église protestante malgache factice, au service du régime colonial », ce qui pourrait diminuer la portée de son engagement nationaliste dans les années 1930 et 40, engagement que les mêmes auteurs reconnaissent pourtant. Il faut donc revoir cette histoire d'un œil nouveau, plus impartial.

AUX ORIGINES DE LA TRANOZORO, EGLISE DISSIDENTE

La dissidence éclate en 1893, sous le gouvernement royal, au sein de la communauté protestante la plus ancienne et la plus prestigieuse d'Antananarivo, la Tranovato (église de pierre) d'Ambatonakanga (15). Elle se développe

(13) Ambohitsimiankina : lieu où souffle l'esprit d'indépendance — Sobriquet attribué à la secte en 1904 ; devenu ensuite élogieux.

(14) Nous donnons une esquisse rapide de l'histoire de la Tranozoro. Le passé de cette église mérite une étude plus importante. Celle-ci est en cours (séminaire de recherche sur la civilisation anglo-malgache, cf. note 12).

(15) Cf. discours du professeur Raymond Ranjeva pour la célébration du 110ème anniversaire de l'église : *Fanantenana Entin'ny Fiangonana Ambato-*

et s'organise, elle assoit sa personnalité malgache, face à la L.M.S., et aussi face à l'Eglise du Palais, deux ans avant la conquête française.

L'église-mère d'Ambatonakanga

Inaugurée le 22 janvier 1867, la Tranovato est l'héritière de la première église fondée en terre malgache, le 12 juin 1831, par les missionnaires de la L.M.S. et huit des premiers baptisés (16). Le temple, une grande et simple maison, fut rendu aux chrétiens, après les persécutions, par le roi Radama II. Auparavant, il avait été transformé en prison, pour la misère des croyants, puis en écurie, pour soigner les chevaux du prince Ramboasalama (17). Sur ce lieu de souffrance, où les premiers convertis avaient publiquement proclamé leur foi, W. Ellis, dès 1861, décida de faire surgir la plus imposante des églises mémoriales (18). Mais sans attendre 1867, les fidèles se pressent à Ambatonakanga. Des trois églises-mères qui s'organisent en 1861, elle est la mieux située : non loin des murs de la cité, à mi-chemin entre le rova et Analakely, au carrefour d'Antsampanimahazo (19). Après 1867, plus encore après 1869, le flot des nouveaux convertis ne cesse de s'accroître, composé de groupes de toutes conditions. (Une relative sélection sociale ne s'accomplira ici que lentement, et ne sera jamais complète). La conversion de la couronne, en 1869, avait mis fin à la période d'incertitude qui pesa sur le christianisme malgache pendant le règne de Rasoherina, reine tolérante à l'égard des chrétiens mais toujours attachée aux cultes anciens.

En raison de ce recrutement social mouvant et divers, l'église d'Ambatonakanga, malgré son prestige, resta longtemps soumise à des tensions internes

nakanga Amin'ny Tantaram-Pirenena. Antananarivo — 1977 « Un examen impartial amènerait sans injustice à décerner à Ambatonakanga une gerbe de premiers prix : berceau de l'imprimerie, lieu de définition et d'adoption des fondements constitutionnels de l'Eglise à Madagascar, première église commémorative des martyrs et à l'époque actuelle lieu de célébration du culte divin le jour de la proclamation de l'indépendance ». Là furent édités, en malgache, les premiers fragments (Genèse, Evangile selon Saint-Luc) puis le texte complet du Nouveau Testament (1828-1830). Là encore, le 25 novembre 1862, W. Ellis présenta les « 13 points » qui devaient donner aux églises protestantes malgaches leur première « constitution ».

(16) La maison de Griffiths, à Andohalo, qui servit aussi d'école, avait abrité, auparavant, une chapelle pour les premiers cultes célébrés en Imerina. Mais Ambatonakanga est bien la plus ancienne église malgache.

(17) Cf. les classiques *Daty Malaza* de Rabary (Antananarivo — 1920 et s. ; nombreuses rééditions), et *Ten Years Review of Mission Work in Madagascar — Antananarivo — L.M.S. — 1870-1880* : pp. 161-62 et 1901-1910, pp. 18-22.

(18) Sur la construction des églises commémoratives des martyrs, cf. F. Raison : « La fondation des temples protestants à Tananarive entre 1861 et 1869 » *Annales de l'Université de Madagascar. Série Lettres, N° 11, 1970*, pp. 11-56.

(19) Aujourd'hui « Les quatre chemins » — Les deux autres églises-mères étaient alors Analakely et Amparibe.

qui rendaient son gouvernement difficile aux pasteurs étrangers. Le Rév. T.T. Matthews s'en rendit compte dès son arrivée, en 1882 (20). De ses difficultés, qui aboutiront à la dissidence de la Tranozozoro, Matthews accuse les membres des hautes classes, officiers, hova et andriana (21). « L'église d'Ambatonakanga avait été constituée par un noyau de braves gens (entendons : des familles de classe moyenne) dont certains avaient souffert pour leur foi au temps des persécutions... Un certain nombre d'officiers, juges, hauts fonctionnaires du Palais vinrent les rejoindre plus tard, sans, pour la plupart d'entre eux, apporter à l'église la moindre aide, le moindre crédit. Quand l'Eglise du Palais fut formée, beaucoup quittèrent Ambatonakanga pour y adhérer ». Mais, pour Matthews, il en resta encore trop : « A l'époque de notre installation, ceux qui avaient formé l'église à ses origines avaient pour la plupart disparu, et bien qu'il y eût encore un noyau de braves gens, ils devinrent largement minoritaires ; de plus, ils appartenaient à un rang social inférieur à celui de la majorité des soi-disant membres et adhérents. Le plus grand nombre d'entre ces derniers étaient des hommes arrogants, vaniteux, de vrais pharisiens, aussi dénués de religion que les piliers de pierre de l'église où ils assistaient au culte » (22). De tels paroissiens, c'est la morale chrétienne qui souffrit d'abord, évidemment. En 1890, Matthews s'avisait « que l'église-mère et la congrégation d'Ambatonakanga étaient loin d'être pures ». Il lui fallut partir en guerre contre le goût immodéré que manifestaient les chrétiens, pasteurs, prédicateurs et instituteurs de l'école du dimanche en tête, pour le théâtre, l'opéra, le bal. Il résolut d'opposer au vice la résistance du roc, pour couper « le chemin fleuri, la route dorée de la ruine ». Il eut alors, dit-il, l'avantage d'être l'homme le plus insulté de la capitale, car il faisait obstacle à la soi-disant « civilisation ». On le traita de bigot ridicule : mais du moins il obtint que fût bien définie la ligne de démarcation — et plus clairement qu'au temps des persécutions, entre ceux qui craignaient Dieu, et ceux qui le narguaient ! (23)

(20) « God had work for us to do at Ambatonakanga and in the district » *Thirty Years in Madagascar* — London — 1904, 384 p. — p. 231. Formé par la Free Church of Scotland, Thomas Trotter Matthews, ordonné en 1870, passe un an à Antananarivo (1870-1871) avant sa longue carrière à Fihonana (Vonizongo) de 1871 à 1881. Au retour de son congé de 1881, il fut placé, pour une carrière plus longue encore, à Ambatonakanga, dont il fut « superintendent » ou « supervisor » de 1882 à 1899. C'est contre lui principalement que s'accomplit la sécession de la Tranozozoro. Il joua, dans ce drame, l'un des rôles les plus importants.

(21) Sur la formation de la haute société des officiers, militaires et civils qui constituent l'oligarchie malgache, nouvelle aristocratie toute disposée à exploiter le prestige de la religion d'Etat, cf. S. Ayache : « Pouvoir Central et Provinces — Un thème de recherche » in *Mélanges offerts à Raymond Mauny*. N° spécial de la *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, 1979.

(22) T.T. Matthews — *op. cit.* p. 232 — T.T.M. ajoute plus loin : « The higher the social scale, the more profuse was the profession, the less the real practice » (p. 279).

(23) *Op. cit.*, pp. 279-280. « The sifting process had begun ; not in the way we would have chosen, but perhaps in the way that most clearly showed who

La crise d'autorité sévissait dans l'église depuis plusieurs années. Le prédécesseur de Matthews, le Rév. C.F. Moss s'était déjà heurté aux plus riches des fidèles, sur le sujet inévitable de l'esclavage. Il fut un jour bouleversé d'apercevoir dans la rue une pauvre vieille femme abandonnée, couverte de chaînes et de sang. Rentrant immédiatement chez lui, il avait écrit à la reine une lettre indignée. Fort émue, la souveraine avait ordonné de libérer cette malheureuse esclave... et d'enchaîner à sa place le propriétaire. Evidemment le Premier ministre fit reporter la décision, « par crainte d'une révolution ». Mais C.F. Moss présenta l'affaire devant l'assemblée de ses paroissiens. Quelle ne fut pas sa stupeur de découvrir que le maître abusif appartenait à sa communauté, et quel étonnement encore plus grand, quel écœurement de voir que la majorité de l'assemblée prenait fait et cause pour le cruel propriétaire ! (24) Matthews en conclut, comme il le fera en 1894, que son église ne retrouverait jamais un état satisfaisant tant qu'il ne l'aurait pas brisée et reconstruite. Dès 1885, il désira montrer une nouvelle autorité, et fit l'expérience de la fermeture d'un temple, à la campagne, et de l'exclusion d'un pasteur indigne. « Ce pasteur avait été désigné à ce poste simplement parce qu'il était le fils aîné du chef de village » (25). Envers et contre tous (la foule des « clients » s'était présentée pour l'intimider), il fit fermer les portes de l'église, et obtint l'excommunication. Mais avec Rajaonary, pasteur malgache d'Ambatonakanga, ce fut l'échec de Matthews.

La querelle des pasteurs

Vers 1890, des bruits insistants commencèrent à courir sur le pasteur Rajaonary (26). Les *hono* malgaches, les « on-dit », auxquels les pasteurs de la L.M.S. prenaient une bonne part, accusaient l'homme d'église d'inconduite grave. De petits faits eurent de grandes conséquences, c'est pourquoi nous les rapportons avec quelque détail, sans vouloir tomber dans l'anecdote. Les missionnaires assurent qu'ils refusèrent d'y croire, jusqu'au jour où le Rev.

really had in them the root of the matter, and preferred the house of God to any of the synagogues of Satan ».

(24) *Ibid.*, p. 234 « and from that time my infortunate predecessor was opposed and thwarted by the semi-heathen portion on almost every possible occasion ».

(25) *Ibid.*, p. 272.

(26) Le pasteur Rajaonary, une forte personnalité, était le fils d'un officier, aide-de-camp du palais, Rainijaonary, 11 Honneurs, qui compte parmi les premiers baptisés. Avant même le retour des missionnaires, il fut l'élève de Ratsilainga, l'un des survivants les plus célèbres des persécutions, et le premier pasteur malgache d'Ambatonakanga. Il fut élu à son tour pasteur de la même église en 1874, à l'âge de 25 ans, après ses études au collège d'Ambohijatovo, où J.S. Sewell (F.F.M.A.) fut son maître. Voix puissante, grands talents d'orateur ; aussi musicien. Il écrivit de nombreux hymnes, dont 14 sont encore retenus dans le recueil des églises protestantes (F.J.K.M.). Il participa aux travaux de révision de la Bible malgache, aux côtés du Rév. Ch. Jukes. Il traduisit en malgache de nombreux ouvrages anglais. Il fut envoyé en Angleterre en 1893. Mais à son retour, il ne s'entendit plus avec T.T. Matthews.

B. Briggs, chargé de l'église d'Ampamarinana, leur prouva la culpabilité du pasteur. Ils convoquèrent donc Rajaonary, dans l'espoir d'éteindre l'affaire silencieusement, par sa démission. Le pasteur malgache semblerait avoir admis, sinon ses torts, du moins la nécessité de s'effacer. (Juillet 1893) Mais il envoya à ses collègues anglais une lettre ambiguë : « J'ai accepté de démissionner. D'ailleurs j'avais l'intention de le faire. Mais je ne pense pas que je doive vous donner ma démission, à vous. Je la présenterai devant la paroisse. Mais il y a encore une petite raison qui me retient... ». Il n'en fit rien ; et les missionnaires durent le relancer. Nouvelle lettre, nouvelles promesses (27). Le 30 août 1893 cependant, Rajaonary proposa sa démission à la communauté d'Ambatonakanga, mais il précisa que son geste s'expliquait avant tout par un différend qui l'opposait au Rév. Matthews. Protestation immédiate, et refus des fidèles. Les missionnaires prièrent alors les diacres d'Antsampanimahazo de venir conférer avec eux, le 2 septembre. Les diacres se déclarèrent « foudroyés » d'entendre pareilles nouvelles. Les missionnaires exigèrent que l'assemblée fût mise au courant. Mais quand, à la réunion suivante, Matthews déclara : « maintenant les diacres ont quelque chose à vous dire », les diacres se turent, et le missionnaire n'osa pas insister. La L.M.S. réagit cependant en excluant, temporairement, de la chaire, les prédicateurs malgaches (28) non sans avoir exposé toute l'affaire, de vive voix, devant la communauté entière. Le 27 septembre, les Rév. Cousin, Baron, Briggs, Ashwell, Matthews, Sibree donnèrent lecture d'une lettre où ils reprenaient leurs griefs contre Rajaonary. Mais, encore une fois, les fidèles récusèrent l'accusation portée, estimant que les preuves de la mauvaise conduite de leur pasteur étaient bien faibles puisqu'elles ne tenaient qu'au seul témoignage du pasteur Briggs. Ils confirmèrent leur confiance à Rajaonary. et en informèrent les missionnaires le 2 octobre. Excédés, ceux-ci décidèrent de fermer la Tranovato. Le Rév. Baron, secrétaire de la L.M.S. l'annonça lui-même aux fidèles consternés, le 5 octobre 1893 : « Nous allons vous dire seulement ce que trois missionnaires ont demandé aux diacres en sortant du temple : ils leur ont demandé, les ont suppliés même, de bien réfléchir et de solliciter l'aide de Dieu avant de prendre une décision.

(27) Rajaonary à Baron, secrétaire de la L.M.S., 21 juillet 1893 — Cousins, remplaçant Baron, à Rajaonary, 9 août 1893 — Rajaonary à Cousins, 10 août 1893 — Arch. L.M.S. Antananarivo.

(28) Comité du district de l'Imerina (L.M.S.). Circulaire lue devant les fidèles d'Antsampanimahazo (= Ambatonakanga) le dimanche 30 septembre, matin et après-midi. « Voici ce que nos collègues missionnaires de la L.M.S. nous ont chargés de vous dire, vous, participants à la communion, à Antsampanimahazo : l'enseignement de la religion et le règlement des problèmes religieux dans cette Tranovato relève de notre devoir. Ce n'est pas parce que nous l'avons voulu, mais parce que c'est notre stricte obligation. Donc nous vous déclarons que si nous, missionnaires de la L.M.S., tolérons par faiblesse quelque chose que nous savons contraire à la morale, la faute serait vraiment la nôtre. Donc, jusqu'à ce que cette affaire soit résolue, nous allons devoir assumer ici l'enseignement de la religion et la prédication de la foi » — Arch. L.M.S.

Mais ces supplications étaient vaines et, le soir même, vous avez délibéré en présence de Rajaonary. Pendant votre réunion de dimanche soir dernier, il y a eu aussi un fait lamentable : un officier a dit que celui qui a dénoncé Rajaonary aux *vazaha* n'est qu'un solliciteur de faveurs et, d'après ce que nous avons entendu, personne n'a osé lui donner la réplique car c'est un officier et tout le monde a peur de lui... Et comme nous n'acceptons pas que les temples dépendant de la L.M.S. soient dirigés par crainte des hommes mais par crainte de Dieu, nous ne pouvons nous taire. Par conséquent, Messieurs et Mesdames, nous avons le regret de vous dire que, devant votre obstination à ne pas renvoyer Rajaonary et à ne pas reconnaître le scandale, nous avons fermé le temple Tranovato d'Antsampanimahazo. Vous ne pouvez y officier pour le moment» (29). Le temple fut effectivement fermé le dimanche 8 octobre 1893.

Une circonstance inattendue des missionnaires les obligea à rouvrir la Tranovato rapidement ; c'est l'intervention des pasteurs malgaches des autres églises d'Antananarivo, hommes prestigieux par leur passé religieux comme par leur rôle à la fin du siècle dans le monde protestant malgache : Rainitrimo d'Analakely, Andrianony fils de Rainitrema d'Ambohitantly, Ramaka. Le 4 février 1894, ils écrivirent au célèbre pasteur Joseph Andrianaivoravelona d'Ampamarinana (30) pour lui demander, en somme d'arbitrer le débat. Tenant la balance égale entre les missionnaires L.M.S. et les fidèles d'Ambatonakanga (« Nous avons reçu une lettre de nos amis de la L.M.S. et de nos amis d'Antsampanimahazo ») ils le priaient d'indiquer « la personne qui pourrait connaître la vérité sur cette affaire, concernant le pasteur Rajaonary » (31). Et voici le résultat de leur première enquête, avant la réponse d'Andrianaivoravelona :

« Antananarivo, 26 février 1894 (lettre circulaire)

Au Rév. Baron, Secrétaire de la L.M.S.

Monsieur,

La paroisse d'Antsampanimahazo a invité tous les responsables des affaires des temples de la ville à Ambohitantly, afin d'examiner si elle se trouvait en tort ou non. Or, ceux qui se réunirent là ont déclaré qu'elle n'était coupable

(29) *Ibid.*

(30) Joseph Andrianaivoravelona (1835-1897), de la caste noble Andrianamboninolona, né à Ambohitromby. Ayant appris seul à lire et à écrire, il se convertit au christianisme en 1857. Il avait épousé une chrétienne en 1856. Officier dans l'armée de Ranavalona Ière, il passa dans la clandestinité jusqu'en 1861, errant dans le Vakinankaratra et dans le Betsileo. Aide-de-camp du P.M., il fut élu pasteur d'Ampamarinana, en 1866, après avoir appartenu lui aussi à Ambatonakanga. Orateur de talent, prédicateur à l'Eglise du Palais. Patriote, il fut exilé en 1896 à la Réunion où il mourut. Compositeur religieux, et membre du Bible Revision Committee. Président de l'Isan-Enim-Bolana en 1886. (Cf. note biographique par Mme Y. Ranjeva-Rabetafika, à partir de documents de famille in : « L'influence anglaise sur les cantiques protestants malgaches » *Annales de l'Université de Madagascar* — Série Lettres N° 12, 1971, pp. 9-25, note 45).

(31) Temple d'Ambodin'Andohalo, 4 février 1894 — Au pasteur J.A. — Arch. L.M.S.

d'aucune faute. Pour cette raison, la paroisse d'Antsampanimahazo est considérée comme habilitée à célébrer la communion (comme toutes les paroisses de la ville). La réunion nous a chargés, Monsieur, de vous en faire part. Par ailleurs la lettre du 4 février envoyée au pasteur Andrianaivoravelona n'a pas encore eu de réponse. Nous vous le signalons, et l'enquête continue toujours. Nous vous saluons et vous disons au revoir, Monsieur.

Signé : vos amis Rainitrimo et ses collègues» (32).

Ainsi la L.M.S. rencontrait une autorité supérieure à elle, qui lui interdisait de clore le débat à sa convenance.

Dans les premiers mois de 1894, les deux camps publièrent chacun un manifeste, pour expliquer et défendre leur position (33). Le 9 avril 1894 les missionnaires L.M.S., après avoir présenté une fois de plus tout l'historique du conflit avec Rajaonary et ses partisans, en insistant sur l'attitude des diacres, annoncèrent comment le temple, rouvert dès février 1894, fut entièrement réorganisé : «Puis le vendredi 16 février 1894, l'assemblée des paroissiens fut renouvelée. L'appel a été très libéral ; donc tous ceux qui se voulaient serviteurs du Christ et qui se conformaient à une conduite digne étaient invités à venir se joindre à nous, au temple ; alors ceux qui sont venus ont été inscrits au nombre des participants à la communion. Et quand il y en eut soixante ou soixante-dix, nous leur avons confié la charge des affaires du temple pour l'avenir. Comme ils n'étaient pas encore très nombreux, ils se sont mis d'accord pour surseoir à la désignation d'un pasteur ou des responsables des affaires du temple. Mais les paroissiens ont demandé à trois responsables de l'ancienne paroisse de s'associer avec le Rév. T.T. Matthews pour prendre en charge provisoirement ensemble les affaires du temple. Et lorsqu'une nouvelle paroisse fut ainsi créée, les noms des anciens participants à la communion furent cités deux fois tous les dimanches ; alors beaucoup sont revenus se joindre à la nouvelle paroisse ; ainsi, lors de la célébration de la Cène en mars, 120 participants étaient réunis. Vous voyez donc qu'il n'y a pas d'empêchement particulier à la célébration de la Cène, sauf les comportements contraires à la morale. Alors ne vous laissez pas tromper par les mensonges de certains». Quant aux partisans de Rajaonary, ils reprenaient les mêmes faits, dans un petit fascicule de 30 pages, mais ils faisaient retomber toute faute sur les missionnaires, avec des reproches significatifs : «les missionnaires disent qu'eux et Rajaonary ne se supportent pas ; mais lorsque les fidèles proposent d'arranger les choses, ils répondent qu'ils n'ont pas de conseils à recevoir des Malgaches. Ils donnent des directives aux églises rattachées à l'église-mère sans consulter les fidèles — Ils incriminent la conduite de Rajaonary, mais leurs incriminations ne sont fondées que sur des on-dit — Ils proposent aux fidèles des questions à examiner, pour leur dire ensuite qu'ils sont incompetents — Lorsque les fidèles marquent leur mécontentement, ils ferment purement et simplement le temple.

(32) *Ibid.*

(33) Doc. imprimés, Arch. L.M.S. et arch. privées.

Lorsqu'ils le rouvrent, c'est pour agir à leur guise, empêchant les fidèles de recevoir le culte habituel (34) — Mais si insupportable que soit la situation, les fidèles s'efforcent de rester pacifiques».

Les embarras du Premier ministre

Un tel conflit, qui risquait de dégénérer, ne pouvait échapper à l'attention de Rainilaiarivony, d'autant moins que jamais les problèmes religieux ne le laissaient indifférent. Mais cette fois il ne cacha point son embarras. Sans solliciter du tout son intervention, les missionnaires l'avaient informé de la fermeture du temple. Il leur répondit de la façon la plus classique pour gagner du temps : «l'état de santé du Premier ministre Commandant-en-chef, ces derniers temps ne lui permet pas de traiter les affaires. Mais la réponse à votre lettre sur une si importante question viendra sûrement un peu plus tard» (35). S'il ne déplaisait pas à Rainilaiarivony de susciter quelques difficultés à la L.M.S., pour lui faire sentir sa dépendance à l'égard du gouvernement malgache (36), il n'était nullement favorable aux dissidences tapageuses. Il accueillit donc assez mal la demande d'arbitrage formulée par les partisans de Rajaonary. Peut-être sous l'influence de la reine, toujours favorable à ses anciens maîtres anglais, quand elle les voyait engagés dans quelque querelle, le Premier ministre conseilla fermement aux dissidents de rejoindre le bercail, d'autant plus qu'il reconnaissait parmi eux deux grands officiers de son entourage immédiat en qui il n'avait guère confiance : Rasanjy et Rafilipo. Devant la communauté entière convoquée au palais d'Andafiavaratra, le samedi 30 mars 1894, il prononça un beau discours sur la grandeur et le prestige de la Tranovato, premier temple des ancêtres (37). Mais l'intransigeance de Matthews fit échouer cette tentative de conciliation (38).

(34) La célébration de la Sainte Cène fut en effet supprimée pendant de longs mois.

(35) Marc Rabibisoa, 13 Hrs D.P.M. au Rév. R. Baron, 6 octobre 1893 — Arch. L.M.S.

(36) On peut rappeler le cas du pasteur Andrianony, que nous avons déjà présenté comme fort indépendant à l'égard de la L.M.S. — B.A. Gow souligne que ce pasteur malcommode fut néanmoins le seul à obtenir une pension mensuelle du gouvernement malgache. Cf. *The British Protestant Missions in Madagascar — 1818-1895*. Ph.D. Dalhousie University — 1975 — 685 p. (ronéo.), p. 542.

(37) Rajohnson (*op. cit.* note 11) affirme que les conseils de Rainilaiarivony furent suivis par la majorité des dissidents (15 seulement refusèrent de rejoindre la Tranovato ; ils furent dispersés par un émissaire de la reine) ; mais c'est, encore une fois, Matthews qui les chassa du temple, en exigeant d'eux un «billet de communion».

(38) On lit dans une «Note sur les communautés d'Antranobiriky, etc...» rédigée vers 1904, au Bureau politique du G.G. : «lorsque les Malgaches chassés eurent réussi à construire une maison en paille au sud de leur ancien temple, sur un emplacement emprunté, la reine les força à réintégrer celui qu'ils venaient de quitter, en leur disant mensongèrement qu'elle s'était entendue avec la L.M.S. Mais aussitôt leur rentrée, M. Matthews les chassa de nouveau».

Face au gouvernement malgache, une attitude pleine de dignité donna le beau rôle à la L.M.S. Dans la reine et le Premier ministre, elle voyait certes des amis, mais elle refusa toute compromission avec le pouvoir. Les récentes critiques de la presse londonnienne, qui condamnait les missionnaires de Madagascar pour leurs liens trop étroits avec l'Etat, avaient porté leurs fruits (39). Respectueusement, mais clairement, la L.M.S. déclina toute invitation du Premier ministre, toute offre d'arbitrage, que pourtant elle pouvait prévoir favorable : « Nous voudrions vous dire la raison de notre hésitation devant un entretien avec vous sur ce sujet... Nous aimerions toujours garder l'indépendance de l'église à Madagascar, et sa pleine liberté de décider de ses affaires ». La L.M.S. redoutait surtout d'avoir à transiger sur ses principes. Un accord de compromis ne pouvait que l'affaiblir, et finalement encourager une sécession future. Elle manifesta courageusement sa fermeté. « Nous pensons que ce que nous avons fait était la seule chose à notre avis convenable aux yeux de Dieu. Nous jugeons fondamental le fait de bien respecter la justice et la pureté. Et si Dieu veut bien que nous, missionnaires de la L.M.S., travaillions toujours avec les chrétiens malgaches, nous ne pouvons pas tolérer comme officiant à la Sainte Cène ou comme prédicateur de la parole de Dieu un libertin ou un buveur, ou un homme immoral qui ne conforme pas sa conduite à ce qui nous est enseigné dans les Saintes Ecritures » (40).

Devant ce refus de toute discussion, Rainilaiarivony renonça à intervenir davantage. Il admit la dissidence, et accorda aux amis de Rajaonary l'autorisation de construire un temple, sur le terrain qu'ils venaient d'acquérir. D'autres événements allaient accaparer son attention ; cette affaire, mineure en définitive pour un homme qui voyait se préciser les plus graves menaces pour son pays, ne méritait pas la moindre brouille avec les Britanniques. Position très claire du Premier ministre, pourtant mal connue et mal comprise. En 1901 et en 1903, le *Journal Officiel de Madagascar*, dans deux articles anonymes : « les édifices religieux de Tananarive », puis « le christianisme et les sectes religieuses à Madagascar » le prétend favorable à la Tranozozoro, en avançant de curieux raisonnements : « On soupçonne fort Rainilaiarivony, qui avait déjà créé au Palais une sorte d'Eglise d'Etat, d'avoir prodigué des encouragements occultes

Texte évidemment favorable aux dissidents (qui recevaient, en 1904, toutes les grâces du G.G.) A.R.D.M. — F. 181 — Le texte dactylographié de 10 p. (A.R.D.M.) intitulé *Tantaran-dRafilipo* souligne aussi l'hostilité de la reine et du P.M. à l'égard des amis de Rajaonary.

(39) La L.M.S. avait déjà répliqué à ces critiques — cf. *The Madagascar Mission. A statement in reply to recent criticisms*. Antananarivo, 1878.

(40) Antananarivo, 6 mars 1894. A Son Excellence Rainilaiarivony, Premier ministre et Commandant en chef — Arch. L.M.S. La lettre se termine ainsi : « Le mal qu'on dit de nous et les insultes que ceux qui nous haïssent nous adressent, surtout quelques pasteurs, nous pouvons bien les supporter, même si par la suite nous sommes obligés de quitter Madagascar ; mais tolérer quelque chose que nous savons bien injuste ou négliger quelque chose que nous savons pourtant juste, cela nous ne pourrions jamais le faire ».

à cette scission dans laquelle, peut-être, il voyait le point de départ d'une religion nationale dont il pourrait garder le haut contrôle et le patriarcat. Plusieurs personnages de la Cour et de hauts dignitaires montrèrent par leur assiduité aux offices de la Tranozozoro que l'entourage de la reine et du Premier ministre ne voyaient pas d'un œil défavorable cette secte nouvelle prendre corps et grandir en influence. Il n'en fallait pas davantage pour entraîner les habitants». Le journaliste P. Gheusi, très proche de Gallieni, est peut-être l'auteur de ces lignes, car on retrouve le même jugement, dans les mêmes termes, dans son opuscule : *L'enseignement des indigènes* (41). L'erreur est si grosse qu'on se demande si elle n'est pas intentionnelle : pour rallier à l'église indépendante, choyée par Gallieni, les anciens fidèles du Premier ministre. L'existence même de l'Eglise du Palais, église officielle, rendait bien inutile, et même indésirable cette nouvelle secte indépendante, aussi indépendante de la L.M.S. que du gouvernement (42). Quant aux grands officiers adeptes de la Tranozozoro, Rasanjy et Rafilipo principalement, ils manifestaient ainsi, une fois de plus, leur opposition à Rainilaiarivony, tant sur le plan religieux que politique, car ils étaient déjà gagnés à la France.

La dissidence

En fermant le temple, le dimanche 8 octobre 1893, les missionnaires anglais signifiaient à tous que la Tranovato, construite sur l'initiative d'Ellis, grâce à des fonds anglais, était bien la propriété de la L.M.S. Devant les portes closes, Rajaonary, rapportent les historiens de la secte, prit Dieu à témoin, et conclut que la création d'une nouvelle église répondrait à la volonté divine. Tous les fidèles le suivirent pour célébrer le culte dans la cour même d'Ambatonakanga. Il en fut ainsi durant un long mois, chaque dimanche, « sous le soleil et sous la pluie ». Puis la communauté s'installa dans un modeste temple de fortune, couvert de roseaux des marais, à Ambatovinaky, près de l'ancien théâtre municipal, à une cinquantaine de mètres de l'édifice en pierre (43).

(41) Bibliothèque Grandidier, Antananarivo — B.A. Gow n'est pas loin de partager la même erreur. Liant le cas d'Andrianony à celui de Rajaonary, il écrit : « Rainilaiarivony did nothing to stop the rebel and his supporters, much to the annoyance of the missionaries who had expected him to dismiss the man from the church ». Thèse citée, p. 543. A la même page cependant, et tout au long des trois pages suivantes, B. Gow expose nombre de querelles où la reine et le P.M. prirent justement, et constamment, le parti de la L.M.S.

(42) Sur l'Eglise du Palais, cf. G.S. Chapus : *L'Eglise du Palais*, conférence, mars 1937, B.N. Antananarivo et : G.S. Chapus et G. Mondain : *Rainilaiarivony, un homme d'Etat malgache*. Paris Diloutremmer — 1953 — 430 p. — V. surtout le remarquable discours prononcé le jour de l'inauguration de la chapelle royale (8 avril 1880) par le P.M. lui-même, tel qu'il est reporté (traduit en anglais) in : *Ten Years' Review, 1870-1880*, pp. 119-123 ; belle profession de foi, où Rainilaiarivony rappelle les circonstances psychologiques de la conversion royale.

(43) La secte erra longtemps, recevant l'hospitalité dans une maison de bois à Andohalo, louant une autre maison à l'est d'Ambatonakanga. On acheta enfin, rue Amiral Pierre, aujourd'hui rue Ratsimilaho-Ramaromanompo, un vaste terrain où sera construite en 1900 la Tranobiriky.

Ce fut le temps de l'adversité, de la lutte pour la survie, contre l'hostilité déclarée des missionnaires anglais, et de beaucoup de pasteurs malgaches, qui ne cessaient d'intimider les fidèles, leur faisant craindre en particulier le châtiement du gouvernement, sinon du ciel.

Mais de puissants protecteurs rendirent confiance à la nouvelle secte : Rasanjy et Rafilipo surtout (44). Ils appuyèrent la demande de Rajaonary auprès du Premier ministre, pour la construction d'un nouveau temple, et encouragèrent la constitution officielle de la secte dissidente en église. Le 1er avril 1894 naquit la *Fiangonana Malagasy Zanaky ny Baiboly*, l'Eglise Malgache Fille de la Bible. On regroupa dès le premier jour 350 fidèles. Le Comité élut Rajaonary président, Rafilipo secrétaire et Rasanjy premier membre. Le culte se fit désormais exclusivement en langue malgache, et on ne chanta de même que des cantiques malgaches (45).

LE COMPROMIS COLONIAL

Eglise indépendante et autonome, séparée de la L.M.S. et libre de toute influence étrangère, attachée à sa tradition malgache, la Tranozozoro tranchait dans le monde religieux et reçut du gouvernement colonial un traitement particulier. Les mêmes caractères lui firent rencontrer les faveurs de Gallieni et les rigueurs de ses successeurs.

Gallieni « fondateur »

Rien n'exaspérait plus Gallieni que les querelles de prêtres, qui échauffaient les esprits, et lui faisaient perdre son temps, en l'obligeant à intervenir. «Tous ces gens-là m'ennuient fort, et surtout me font perdre mon temps, dont je n'ai pas de trop» (46). Personnellement indifférent aux choses reli-

(44) De haute naissance, Rafilipo (1861-1928) était le neveu et fils adoptif d'Andrianangaly, l'un des premiers pasteurs d'Ambatonakanga. Secrétaire de Rasanjy et aide-de-camp du P.M. (D.P.M.). Il suivit Rasanjy dans sa carrière au service du G.G. Il accompagna Gallieni dans ses tournées en province ; apprit à danser à la générale et à sa fille ; devint gouverneur d'Antsirabe en 1918 — Rasanjy appartenait comme le P.M. au clan puissant des Tsimiamboholahy. Secrétaire de Rasoherina, puis de Rainilaiarivony. Francophile déclaré, il fut nommé gouverneur général de l'Imerina par Gallieni. Ses descendants se convertirent au catholicisme, pendant la colonisation, ou quittèrent la secte par opposition à Rajohnson.

(45) L'un des premiers prédicateurs fut Andrianarivelo - Ratsimilah, beau-père, plus tard, du pasteur J. Rahamefy (Tranozozoro, 1950-57) et de Ravelojaona (Ambohitantely, 1908-1956).

(46) Lettre du 27 mars 1897 à le Myre de Vilers — in H. Deschamps et P. Chauvet : *Gallieni pacificateur* — Paris — P.U.F., 1949, p. 211. Sur la politique religieuse de Gallieni, cf. R.P. Blot «Gallieni et les missions», in *Bulletin de l'Académie Malgache*, XLIV-1, 1966, pp. 1-16 ; M. Gontard : «la politique religieuse de G. à Madagascar pendant les premières années de l'occupation française» in *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, pp. 183-214 et H. Vidal, *op. cit.*, pp. 37-48.

gieuses, il se fixa une politique qui peut se résumer ainsi : relations personnelles courtoises ; neutralité absolue de l'administration ; collaboration scolaire avec les missions, en attendant l'école d'Etat, universelle et laïque ; lutte contre l'influence politique des missions étrangères, et aussi des missions françaises jésuites ou M.P.F. quand elles s'écartaient de ses directives.

«Aucun préjugé, aucune idée préconçue en ce qui concerne la religion... Voilà de longues années que je vis en contact avec des gens de toutes religions, chrétiens, musulmans, bouddhistes, fétichistes et partout je me suis efforcé de ne heurter les convictions de personne» ; Gallieni se flatte de la plus extrême tolérance (47). Il l'exige de ses subordonnés : «Je n'ai pas besoin de vous recommander de conserver la plus stricte neutralité en matière religieuse. Les instructions de M. le ministre des Colonies sont formelles sur ce point et nous devons nous inspirer à ce sujet des larges idées de tolérance qui sont dans les traditions de notre pays... vous devez donc témoigner une égale bienveillance aux prêtres et pasteurs» (48). Aucune contrainte, surtout, ne doit s'exercer sur les sujets indigènes : «vous êtes libres, dit-il lui-même aux Betsileo, de conserver les mœurs et croyances de vos pères, si vous le jugez utile... Vous êtes libres d'embrasser tel ou tel culte chrétien ; enfin vous êtes libres de changer de religion, si vous le croyez bon. Vous n'avez à ce sujet de compte à rendre à personne... la tolérance religieuse et le respect de vos mœurs sont des principes absolus...» (49). Gallieni met la plus grande confiance dans l'enseignement, surtout l'enseignement pratique. Il dit encore aux Betsileo : «Aujourd'hui même je prends un arrêté organisant à Fianarantsoa une école normale pour former les instituteurs et les candidats aux fonctions administratives indigènes, une école professionnelle pour enseigner les différents métiers auxquels vous devez être initiés, un jardin d'essais pour vous apprendre à cultiver vos terres...» (50). Mais il ne pardonnera rien aux missions anglaises qui souhaitaient de longue date et préparaient la colonisation de Madagascar «avec une habileté et une ténacité que nous ne saurions trop admirer et imiter au besoin», qui faisaient «chanter dans leurs temples de Madagascar des hymnes en l'honneur de l'Angleterre et de la reine Victoria» (51).

Contre les missions britanniques, il lance vigoureusement la Tranozozoro, et imagine de s'appuyer sur elle pour élargir la brèche. Ses intentions politiques sont très claires : «Cette séparation (dissidence de la Tranozozoro) pourrait,

(47) Lettre au ministre A. Lebon, 13 janvier 1897 — in Deschamps et Chauvet *op. cit.*, p. 198.

(48) J.O.M. 13 février 1897.

(49) Kabary aux Betsileo — in D. et Ch., *op. cit.*, p. 220.

(50) *Ibid.*, p. 219.

(51) Lettre du 11 septembre 1897 in M. Gontard, *art. cit.*, p. 184. L'heure de l'entente cordiale n'avait pas encore sonné. Gallieni était persuadé qu'une guerre franco-anglaise ne tarderait pas à éclater. D'où son obstination à fortifier, à grands frais, Diégo-Suarez.

le cas échéant, servir les intentions de l'administration et lui permettrait sinon de restreindre à son profit, tout au moins de combattre plus efficacement l'influence que les missions ont toujours exercée sur les populations indigènes de la Grande Ile» (52). Gallieni commence par attribuer – dans le domaine religieux, un exceptionnel brevet de majorité à ses sujets indigènes. Une « Note sur les communautés religieuses » rédigée par son Bureau Politique en 1904 déclare : « La L.M.S. n'ignore pas que c'est dans d'autres pays qu'elle devrait aller évangéliser, car les Malgaches, notamment les Hova, n'ont plus besoin d'être guidés par elle comme des enfants » (53). Le 17 février 1903 le gouverneur général fait savoir à son Bureau de Presse qu'il « attache du prix » à ce que l'église indépendante Tranozoro soit mieux connue du public : « Cette mission comptant actuellement environ 500 adhérents dirigés par le pasteur Rainimiandraisoa possède un temple à Ambatonakanga, et j'attache une certaine importance à ce que son existence soit officiellement constatée » (54).

Le 13 juillet 1903, il consacre lui-même l'existence officielle, et le rayonnement de la mission Tranozoro en assistant, en personne, à l'inauguration solennelle de son école, construite avec le nouveau temple Tranobiriky. Sa neutralité intangible l'oblige, explique-t-il, à encourager toutes les écoles, et aussi bien celle d'une secte indépendante, liée en rien aux autres églises ; il agit donc dans un esprit de totale équité. A la veille de la fête nationale française, son discours félicite la Tranobiriky de sa constance, de son œuvre sociale, de ses activités non politiques. Rasanjy lui répond en soulignant le caractère malgache de cette église « qui ne dépend d'aucune mission étrangère », et les pasteurs, exprimant leur joie, leur reconnaissance, leurs remerciements proclament : « Votre présence est pour nous une bénédiction » (55). Le gouverneur général envoie au ministre des Colonies un rapport détaillé sur cette belle journée. « C'est en raison du caractère indépendant de cette secte, en raison également de sa constitution essentiellement malgache que j'ai donné mon approbation à l'ouverture d'une école privée créée par ses soins et pourvue d'un instituteur indigène. Au surplus, cette initiative marque une évolution heureuse dans l'état d'esprit de nos sujets et j'estime qu'elle mérite d'être encouragée. Elle démontre notamment que les Malgaches commencent à bien comprendre que l'administration actuelle, au contraire de ce qui se passait sous l'ancien gouvernement hova ne subit aucune influence et qu'ils peuvent, sans l'appui d'aucune mission, jouir des mêmes droits et des mêmes libertés que celles-ci » (56).

(52) Lettre au ministre des Colonies, 30 octobre 1903. A.R.D.M. — F. 128.

(53) A.R.D.M. — F. 181.

(54) *Ibid.*

(55) *Ibid.*

(56) Lettre du 15 août 1903 — A.R.D.M. — F. 128.

La générosité de Gallieni ne s'arrête pas là. En février 1904, il donne ordre d'affecter à l'école de la Tranozozoro une institutrice payée par le gouvernement, Mlle Malvoisin, qui enseignera la couture, l'enseignement général restant l'apanage de son collègue, l'instituteur « indigène breveté » M. Rampanarivo. Au grand étonnement de ses collaborateurs, le gouverneur général va plus loin. Après l'aide matérielle, l'aide morale : il autorise la secte, le 15 avril 1904, à publier un journal en langue malgache, *Ny Varavarana Mivoaha* (La Porte Ouverte) sous la direction de M. Hubner, chef d'atelier à l'imprimerie de *L'Echo de Madagascar*. Le J.O. du 27 avril 1904, non seulement publie cette autorisation, mais reconnaît aussi la secte sous son nom désormais officiel de Mission Protestante Indépendante Indigène de la Tranozozoro. L'église est inscrite sous ce titre dans l'Annuaire de 1905 (57).

La « tache d'huile »

Dans sa correspondance avec le ministre, Gallieni se félicite de l'extension que prend le mouvement Tranozozoro : « récemment, un certain nombre d'indigènes, précédemment affiliés à la L.M.S. se sont ralliés à la Traozozoro » écrit-il, triomphalement, le 15 août 1903. Si l'on examine les causes immédiates de ces dissidences, elles peuvent paraître dérisoires. Mais l'occasion n'est pas nécessairement proportionnée aux effets. Et il est faux de voir dans tous ces reclassements de simples opérations du Bureau Politique. Sans doute, les dissidents bénéficient-ils de la bienveillance gouvernementale, peut-être aussi de la générosité de certains services secrets. Mais l'action officielle a simplement libéré des tendances plus profondes.

Fin 1903, le temple d'Ankadindambo menace ruine. Ankadindambo dépend d'Ambavahadimitafo, paroisse M.P.F. Il faut le reconstruire, et les fidèles se concertent. Puisque nous sommes les plus nombreux, avancent les fidèles d'Antanambao, quartier voisin, reconstruisons-le chez nous. M. Maroger, pasteur responsable, acquiesce. Mais le Comité directeur de la mission le fait revenir sur sa décision : le temple restera à Ankadindambo. Vif sentiment de révolte chez les gens d'Antanambao. Rupture immédiate, et ralliement à la Tranozozoro, qui obtient l'autorisation de construire un nouveau temple, dans le quartier voulu. L'église d'Antanambao réunit en 1904 deux cents adhérents, et soixante-dix élèves dans son école.

Le temple d'Antsimon'Imahasina dépend d'Ambonin'Ampamarinana, paroisse L.M.S. Les fidèles se cotisent pour acheter un harmonium. Mais le pasteur Rainiketamanga, inquiet de réparer son temple, utilise cet argent pour

(57) La secte changera plusieurs fois de nom, chaque pasteur important voulant insister sur un caractère particulier de l'église. Aujourd'hui, celle-ci se nomme : *Fiangonana Protestantana Malagasy Tranozozoro — Antranobiriky*. Tous les hauts fonctionnaires du gouvernement général n'approuvaient pas de telles mesures. « Il n'est pas utile que les missions aient des journaux à leur disposition » murmurait-on au Conseil d'Administration de la Colonie. Le conseiller Richard, qui passait pour libéral, condamnait la liberté de presse « au profit des indigènes ».

acheter des briques, ce qui soulève une âpre discussion. Les pasteurs des communautés voisines, L.M.S., M.P.F., F.F.M.A., se réunissent, Rainiketamanga se voit destitué et ses partisans exclus de l'église. Ils se réfugient dans les paroisses voisines, mais, toujours persécutés, ils se regroupent et demandent leur adhésion à la Tranozozoro, qui accepte. Un nouveau temple, aussi rapidement autorisé, se construit donc à Ankadilana. Cinq cents adhérents s'y retrouvent (58).

Plus retentissante, l'affaire d'Ambohitantely, dont les protagonistes sont Frank Rasoamanana, anglophile, et Ramamonjy, francophile, tous deux pasteurs (59). A son retour de France, Ramamonjy annonce à la communauté d'Ambohitantely son intention de divorcer, et demande l'exclusion de son épouse, Ravelonjanahary, qu'il soupçonne d'infidélité. Au début du mois de mai 1903 la majorité des communiant, conduits par F. Rasoamanana et les pasteurs anglais de la F.F.M.A. déclarent Ravelonjanahary non coupable et excluent au contraire Ramamonjy et ses partisans, dont le très influent Rajoelina. On interdit au petit-fils du fondateur vénéré de jouer de l'harmonium dans l'église ! Cependant, le 30 mai, le divorce est prononcé en faveur de Ramamonjy. Son groupe revient donc, tous les dimanches, et prétend exercer ses droits habituels. Le dimanche 23 août, le scandale éclate ouvertement dans l'église. Le Rév. Moss court chercher un brigadier de police. Chaque parti s'efforce d'expulser l'autre ! Le dimanche suivant, la majorité doit battre en retraite, à Ambohijatovo. Ramamonjy et les siens se déclarent indépendants, et gardent Ambohitantely. Entre temps les pasteurs F.F.M.A. et M.P.F., font appel, vainement, au secrétaire général de la Colonie. La L.M.S. vient à la res-

(58) Les partisans de la L.M.S. ont des procédés qui valent bien ceux du Bureau Politique. Peu de temps après l'incident, le pasteur Rainiketamanga est accusé de vol, par l'un de ses locataires. Une note administrative « concernant le nommé Rainiketamanga » conclut : « Etant donné le procédé employé par certains indigènes pour discréditer la Tranozozoro on peut se demander si l'accusation portée contre R., pasteur de cette confession est entièrement fondée et si elle ne constituerait pas un mensonge habile pour détruire l'association Tranozozoro et décourager ceux qui seraient tentés d'imiter son indépendance », A.R.D.M. — F. 134.

(59) Frank Rasoamanana, andriana du Vonizongo, homme de caractère, fit ses études à Ambohijatovo (F.F.M.A.). Il fut envoyé en Angleterre, d'où il revint, disent les notes du Bureau Politique, très francophobe. Il passe pour avoir été l'instrument des missionnaires à la cour ; « grâce à l'influence des pasteurs, et surtout de leurs femmes qui intriguaient au palais », il devint 2ème secrétaire du P.M. « entre Rasanjy et Rabibisoa qu'il avait mission de surveiller ». Il conseilla toujours la résistance aux Français. Il avait gagné l'amitié bienveillante de Ramasindrazana, tante de la reine. Arrêté par le général Duchesne, exilé à Nosy-Be, en 1895, il revint à Antananarivo en 1896. Evangéliste, très autoritaire, à la campagne, puis pasteur d'Ambohitantely — Son adversaire, Ramamonjy, de naissance moins élevée appartenait aussi à la F.F.M.A. Mais c'est en France qu'on l'envoya, en 1898, achever ses études. A Paris, il fut répétiteur aux Langues Orientales. Son « parti » fut surtout soutenu par Rajoelina, Andrianamboninolona, petit-fils d'Andriamahery, au souvenir respecté (l'un des fondateurs généreux d'Ambohitantely, et son premier pasteur).

cousse. Une grande réunion à Ambohitatovo déclare les trois missions solidaires de Frank Rasoamanana, contre les indépendants (septembre 1903). L'affaire intéresse toute la ville (60). En novembre, la cause est portée devant le gouverneur général lui-même. Les missionnaires plaident la cause de la majorité. Le rapport F.F.M.A. du 16 novembre 1903 signale le ralliement des minoritaires « à un petit groupe de 5 églises appelées Indépendantes » et tente d'inquiéter Gallieni : « Trois membres excommuniés appartiennent à une nombreuse famille d'andriana, qui s'est constituée maintenant en groupe de mécontents ».

En février 1904, l'agitation reprend de plus belle. Frank Rasoamanana et ses partisans montent à Ambohitantely réclamer, au moins, la copropriété du temple. Ils suscitent un énorme chahut en refusant de quitter les lieux. Même manœuvre deux dimanches consécutifs. Bianquis intervient. Le président de la M.P.F. tente d'en imposer aux rebelles. Aucun résultat. Débordée, la F.F.M.A. droit politique de céder tous ses droits sur Ambohitantely à la M.P.F. Mais le 28 février éclate le plus violent esclandre. Bianquis, le soir même en fait le récit dramatique au général Gallieni. Venant pour le culte, accompagné de quatre autres pasteurs français, il trouve, dit-il, le temple déjà « occupé » par les dissidents « affiliés à l'Eglise Indigène Indépendante Tranozozoro ». Le tapage commence aussitôt et couvre sa voix. Il fait appel inutilement à la police. Un ancien général de l'armée hova le prend à partie et se déclare plus français que lui. Des soldats français, entrés là par hasard, applaudissent à la déconfiture de leurs compatriotes et les traitent de vendus aux Anglais. Les autorités refusent d'intervenir dans un temple « considéré comme domicile privé ». Au bord de la violence, ayant du mal à retenir ses collègues « qui avaient déposé depuis peu l'uniforme militaire », il doit se retirer sur Andohalo. « Ainsi, pendant quarante minutes, cinq citoyens français ont pu être traités impunément de la manière la plus injurieuse par une bande de forcenés, au milieu d'une assemblée de plus de 500 indigènes sans trouver aucun appui auprès de l'administration » (61).

Gallieni répond à Bianquis dès le lendemain, d'un ton sec et hostile. L'ordre était assuré par des policiers en civil. Il ne s'agit en fait que d'une querelle de propriété. Au tribunal de trancher. La neutralité, dont il refuse de se départir, lui interdit toute intervention. Le même jour, le gouverneur général expose l'affaire au ministre : « Vous avez bien voulu me faire connaître que vous partagez ma manière de voir sur l'heureux effet que le mouvement sépa-

(60) « La population de Tananarive suit avec intérêt les diverses phases de ce différend entre les membres du groupe d'Ambohitantely et il n'est pas douteux que la solution qui lui sera donnée, soit en faveur des missionnaires européens et du pasteur F.R., soit contre eux aura sa répercussion parmi les adhérents de la F.F.M.A. et des autres missions protestantes installées en Imerina ». Note du B.P. qui ne semble pas du tout à l'origine de l'affaire — F. 134.

(61) Lettre du 28 février au G.G. — A.R.D.M. — F. 134.

ratiste de la Tranozozoro pourrait avoir sur nos sujets malgaches... Cette secte dissidente n'a cessé, depuis plusieurs mois de prendre une extension plus considérable et j'ai l'honneur de vous rendre compte d'incidents qui viennent de marquer une nouvelle scission, en faveur de la Tranozozoro, dans la communauté d'Ambohitantely». Gallieni rejette d'abord les droits de la M.P.F. sur Ambohitantely, les considérant «de valeur très dubitative». Il dédramatise le récit de Bianquis : «les indépendants d'Ambohitantely, tout en soutenant leurs prétentions, ne se sont pas départis un seul instant du respect qu'ils doivent à des citoyens français». Quant à Frank Rasoamanana, «homme-lige des Anglais», ses «sentiments francophobes ne sont un secret pour personne». Il conclut : «Bien que la Colonie ait tout intérêt à voir se produire la désagrégation des groupes religieux, agissant encore sous la direction des missions étrangères, le gouvernement local n'a cessé d'observer la neutralité la plus complète au cours de ces derniers événements» (62). Selon la volonté de Gallieni, les deux parties font appel au tribunal, mais continuent de se disputer le temple. La clé reste entre les mains de Ramamonjy. Mais Frank Rasoamanana la réclame périodiquement, à l'administrateur-maire d'Antananarivo. On parle sans cesse. Cependant les dissidents s'organisent. Ils prennent le nom de «groupe malgache sous l'égide de la Bible» et se rattachent officiellement à la Tranozozoro. Ils participent à la publication du journal *Ny Varavarana Mivoaha*. Il faudra attendre 1907 pour qu'une décision de justice accorde aux deux groupes la jouissance du temple.

Il ne s'agit point de faits anodins. Le pasteur Rabary (63), observateur attristé de ces querelles montre bien qu'un problème profond est posé, celui des liens à conserver ou non avec les missions étrangères. Toute l'église protestante malgache se trouve engagée. Le débat ne se situe pas sur le plan de l'intrigue, ni même sur celui des rapports politiques, mais de la religion. Les esclandres traduisent des tensions importantes. «Il s'est passé une chose bien triste, ce sont les troubles survenus dans les fiangonana d'Ambohitantely, de Mahamasina et d'Ankadindambo... J'en suis honteux, et je ne peux pas faire le récit des mots effrayants prononcés et de la conduite épouvantable de quelques-uns dans la maison de Dieu» (64). La vraie question, la voici : «le

(62) Lettres du 1er mars 1904, *Ibid.*

(63) Rabary, qui fut pendant 47 ans pasteur d'Avaratr'Andohalo (1900-1947) représente, dans le protestantisme malgache, une autorité morale incontestée. Erudit, grand prédicateur, s'engageant toujours courageusement, il appartenait à une très grande famille. Par son père, il descendait du roi sakalava Andriantsitaitra, et par sa mère, du roi d'Imerina Andriambelomasina. Elève de la Normal School de Faravohitra, puis professeur à la Girls' Central School. Il fit un séjour en France en 1896-97. Ecrivain fécond (littérature, histoire, théâtre, hymnes) il est surtout connu par ses *Daty Malaza* et ses *Maritiora Malagasy*. Dans l'opinion malgache, ses avis ont toujours eu le plus grand poids.

(64) On échangea en effet des propos vigoureux, très peu chrétiens. Rabary en rougit longtemps. Il publie ses réflexions dans le N° 1 du *Mpamafy* — janvier 1904. Article qui retint l'attention du B.P. (on en trouve des extraits dans le dossier F. 134).

moment est-il venu de nous séparer de la mission ?» En 1904, Rabary pense que c'est trop tôt. Ce moment viendra, mais nous en sommes encore loin. «Est-ce que les poussins nouvellement éclos s'éloignent des ailes de leur mère ?... Les fiangonana malgaches sont encore des poussins nouvellement éclos, des enfants encore au sein. L'époque actuelle est encore l'enfance pour les Malgaches, pour la chair et pour l'âme... Si vous vous séparez maintenant des missions qui sont votre «père et mère», vous resterez nains, et vous mourrez étant encore petits». Comment conviendra-t-il de se séparer des missionnaires ? N'oublions pas leur amour pour nous. Ces hommes auraient pu, avantageusement, rester chez eux, travailler pour les leurs. Ils ne sont venus ici ni pour l'argent, ni par fierté. Certains ont sacrifié leur vie pour les Malgaches : «lorsqu'ils voudront se séparer de nous, faudra-t-il nous servir de mots méchants, les insulter, les railler ?» Lorsque viendra l'heure des adieux, pense Rabary «nous serons comme les jeunes filles que l'on conduit au mariage, à la fois joyeux et tristes...». En 1914, à la veille de la V.V.S., Rabary approuvera l'esprit d'indépendance de la Tranozozoro, et partagera ses aspirations. Mais en 1904, il conseille la prudence.

A la fin du proconsulat de Gallieni, la Tranozozoro, en plein essor, apparaît comme une église solide, organisée, populaire. Elle a son temple de briques, construit dans l'enthousiasme, la collaboration, le dévouement, en 1900 (65) ; elle publie un journal ; elle entretient une école (66). Beaucoup voudraient la rejoindre, mais ils sont encore retenus par l'intimidation et les menaces des partisans des missions (on renvoie des écoles L.M.S. et F.F.M.A. les enfants dont les parents adhèrent à la Tranozozoro), par la difficulté d'entretenir des églises avec peu d'argent, alors que les missions peuvent construire de nombreux temples et paient correctement leurs pasteurs, enfin par la fidélité, encore vivace, aux premières églises où prièrent les ancêtres. La facilité n'est point du côté de la Tranozozoro ; mais l'espoir est grand en 1905. Le souvenir de Gallieni ne sera jamais renié par la secte. En 1937, quand on célébrera le centenaire de Rasalama, le pasteur Emile Rajohnson, évoquant les saints martyrs malgaches, parlera aussi des saints laïques français, Gallieni et Briand (67).

(65) La construction de la Tranobiriky fut un grand moment dans l'histoire de la secte. On acheta le terrain 5 250 F or, on réunit 15 000 F pour ériger le temple. Rafilipo fut le promoteur, Rainizanabololona le dessinateur. Les fidèles contribuèrent tous à la grande œuvre, par leurs dons ou leur travail. On n'employa pas de salariés, mais la communauté nourrissait les travailleurs et leurs familles.

(66) 140 élèves en 1905 (40, le 13 juillet 1903) ; le nombre des adhérents avait aussi augmenté, de 395 à 600.

(67) Discours du 8 août 1937 au temple d'Antranobiriky — A.R.D.M. — F. 134.



La Tranobiriky, construite en 1900

L'arrivée des jours sombres

Augagneur, anti-clérical et anti-religieux, hostile à toute forme d'éthiopisme, soupçonneux et autoritaire-ruine cet espoir (68). Il aperçoit vite l'imprudence de son prédécesseur, du point de vue de la laïcité et d'une politique coloniale rigoureuse. L'église indépendante perd le soutien inconditionnel du gouvernement général. Son pasteur Ramanitra, successeur de Rainimian-draisoa et de Rajaonary (69) sent peser de plus en plus l'isolement de la secte et se résoud à rejoindre la communauté des églises protestantes. En 1907, il sollicite l'intégration de la Tranozozoro à l'Isan-Enim-Bolana (70). L'admission lui est accordée, mais provisoirement, car il faut appartenir à l'une des trois missions composant le synode. Ramanitra promet de régulariser progressivement cette situation. Ce n'est pas chose facile, car beaucoup de ses fidèles lui reprochent de revenir à l'influence anglaise. Pour cette raison, pour cette trahison à l'idéal d'indépendance de la Tranozozoro, l'ancien dessinateur du temple Tranobiriky, Rainizanabololona lui intente un procès devant le Conseil du Contentieux.

La régularisation ne s'accomplit qu'après la mort de Ramanitra. Mais de la façon la plus originale, par accord avec la F.F.M.A. Quoiqu'en dise Mondain (71), il ne s'agit pas d'un pur et simple rattachement à cette mission, mais d'une association qui ne compromettrait pas l'originalité de la Tranozozoro, et très peu son indépendance. La Tranozozoro participera, par son président délégué, à l'assemblée annuelle de la F.F.M.A., l'Isan-Kerin-Taona, qui siègera d'ailleurs dans son temple, mais ne changera rien à ses coutumes. Le pasteur Sims et sa femme, tous deux d'ailleurs très appréciés pendant 16 ans, sont simplement «reçus» à Antranobiriky. «La collectivité accepte avec joie de recevoir ladite Mission, pour être membre du temple d'Antranobiriky, attendu qu'il a été convenu que cette Mission ne changera en rien les règles d'organisation et rite de la collectivité des fidèles du temple d'Antranobiriky qu'elle a l'habitude de pratiquer depuis de nombreuses années et qui ne

(68) Cf. Ch. Richard. *Le Gouvernement de Victor Augagneur à Madagascar — 1905-1910*. Thèse de 3ème cycle — Paris 1969 — en particulier : « Augagneur contre les missions ».

(69) Rajaonary meurt en 1901 ; Rainimiandraisoa en 1904. Evangéliste à Behenjy puis gouverneur de Befandriana, Ramanitra fut révoqué après l'occupation française et incarcéré quelque temps. Il fut pasteur d'Ambohipotsy avant d'être appelé à la Tranozozoro.

(70) « Tous les six mois : assemblée semestrielle de l'Association des églises L.M.S., F.F.M.A. et M.P.F. de l'Imerina. cf. l'excellent article de E. Kruger : « L'Isan-Enim-Bolana » in *Les missions protestantes et l'histoire*. Acte du IIème Colloque (octobre 1971), pp. 95-114.

(71) *Un siècle de mission à Madagascar — Antananarivo, 1920*, 372 p. ; et notes manuscrites retrouvées aux Archives R.D.M. — F. 181. Pour Mondain, la Tranozozoro était « le réceptacle des éléments douteux du protestantisme malgache ».

sont pas contraires à l'Écriture Sainte» (72). L'accord est conclu le 8 janvier 1911. Sims remplace Ramanitra, jusqu'à sa mort, en mars 1927. C'est alors que le pasteur Emile Rajohnson, « le père de la seconde indépendance d'Antranobiriky » entre en scène.

LE RENOUVEAU DE L'ETHIOPIANISME L'ENGAGEMENT POLITIQUE ET SES DIFFICULTES

La rupture avec la F.F.M.A.

Pendant 25 ans, l'histoire de la Tranozozoro sera dominée par la haute figure du pasteur Rajohnson (73). Première action d'éclat, il brise dès 1927, tout lien avec la F.F.M.A., pour rendre de nouveau à son église sa complète indépendance. Il s'attire ainsi la colère de tous les missionnaires, et particulièrement des Français. Mondain, loin des idées et sentiments de Raoul Allier, l'accable de son mépris. Il raconte ainsi l'histoire de la nouvelle rupture. D'abord il faut se souvenir que « l'église d'Antranobiriky s'est séparée en 1894 de la L.M.S. par haine des règles et des Européens ». En 1907, elle n'est acceptée au sein de l'I.E.B. qu'à condition de se rattacher, comme par le passé, à une mission européenne, ce qui est fait en 1911. Ce ralliement à la F.F.M.A. reçoit sa consécration définitive par le décret du 11 mars 1913, étendant à Madagascar la loi française de séparation des églises et de l'Etat ; car à la veille du décret, toutes les églises durent se déclarer et se définir avant d'être reconnues ; or à ce moment-là la Tranobiriky fut considérée comme une église F.F.M.A. Elle ne peut donc se séparer de la mission-mère sans se suicider. Voilà ce qu'il faut faire comprendre à Rajohnson, qui veut maintenant, en 1927, « nouvelle incartade », une fois de plus « se débarrasser de toute influence européenne ». Prétexte : une modification des règlements du synode F.F.M.A., adoptée en 1926, et qu'il se refuse de reconnaître. Or, dans le protestantisme, l'autorité du synode s'impose à tous. Rajohnson rejette toute concession — (On va jusqu'à lui offrir de constituer à lui seul avec son église un synode séparé, autonome, à la simple condition d'accepter la discipline ecclésiastique générale : refus obstiné). « Sous des influences d'inspiration nettement révolu-

(72) Registre du temple d'Antranobiriky, 1911 — A.R.D.M. — III D. 329.

(73) Emile Rajohnson (1889-1948) appartenait à la noblesse Andriandra-nando ; fils de pasteur, descendant d'un des martyrs d'Ifafy, il naquit à Anka-divato-Antananarivo ; il fit ses études au collège F.F.M.A. d'Ambohitovovo puis au collège pastoral d'Ambohipotsy. Il montra très vite un esprit aussi brillant qu'indépendant. Évangéliste F.F.M.A. dans le Vakinankaratra, puis pasteur d'Anjanahary. Il fut appelé à la Tranobiriky en 1925. Il se fit de nombreuses amitiés parmi les militants malgaches de 1929 et 1946, comme parmi les personnalités socialistes de France. A Antananarivo, ses activités ne se limitaient pas à celles de pasteur. Avec sa sœur Ravaozelina, il dirigeait une troupe théâtrale et organisait des représentations. On se déplaçait pour écouter ses sermons. « Son mot d'ordre, disent les fiches de police, fut de s'affranchir de la tutelle de toute mission européenne ».

tionnaire et anti-européenne la majorité de cette église, conduite sans s'en rendre compte par des meneurs sans scrupule s'est séparée du synode brusquement en décembre 1927 sous un prétexte futile, et a chassé de son sein la minorité qui légalement veut rester attachée au synode» (74). Mondain prend fait et cause pour les minoritaires, qui du reste font appel au Conseil du Contentieux indigène. — «Ne pas accepter la requête des plaignants serait accorder une prime à l'anarchie et ce serait aiguiller l'élite malgache dans une voie dangereuse pour elle et pour l'influence française à Madagascar» (75).

Pour Rajohnson, il s'agit au contraire de limiter les empiètements progressifs de la F.F.M.A., et de revenir aux traditions Tranozoro : «prier sans le joug des *vazaha*». Le dimanche 18 avril 1929, après le sermon du pasteur, le diacre Rakoto fait l'historique du nouveau conflit : «Après la mort de M. Sims, les missionnaires despotes, qui ont l'habitude d'imposer des ordres pour s'emparer des droits des faibles ont établi des règlements pour faire tomber les remparts des faibles et pour fouler au pied l'indépendance du temple» (76). Rajohnson exhume l'accord du 8 janvier 1911 qui lui permet de rejeter les réformes proposées par le synode (77). Il déclare le 11 octobre que son église ne fait plus partie de l'Isan-Kerin-Taona. Le 8 décembre, A. Pims, secrétaire de la F.F.M.A., constate que la Tranobiriky n'accepte aucune de ses propositions et considère à son tour, dans une lettre adressée à Rajohnson, «qu'à partir d'aujourd'hui, l'union du temple d'Antranobiriky avec la F.F.M.A. est rompue». Le 11 décembre, Rajohnson lui répond en termes modérés et confirme la rupture. C'est aussitôt la guerre ouverte avec les missions. La L.M.S. en particulier réagit vigoureusement : elle interdit à ses pasteurs malgaches de prêcher désormais à Antranobiriky, et bien évidemment elle signifie aux prédicateurs d'Antranobiriky de ne plus se présenter dans ses temples. Comme en 1894, toutes les églises de la capitale s'émeuvent, et le comité de l'Isan-Enim-Bolana ouvre une enquête. Mais les pasteurs malgaches se divisent : Rabary approuve la F.F.M.A., Ravelojaona la Tranobiriky (78). Au Conseil du Contentieux cependant, les adversaires de Rajohnson perdent leur procès

(74) Note manuscrite de Mondain «sur une tentative de schisme» reçue au gouvernement général le 16 mai 1928 — A.R.D.M. — F. 181.

(75) Note dactylographiée, jointe à la précédente, mais datée du 7 janvier 1929, *Ibid.*

(76) Note d'indicateur, 19 avril 1929, *Ibid.*

(77) De nouveaux règlements stipulaient que la mission prendrait les registres «de tout temple où il se produirait des troubles», clause dangereuse pour Antranobiriky, étant donné le tempérament combatif et procédurier de ses membres !

(78) Ravelojaona, pasteur dont le prestige est comparable à celui de Rabary ; mais homme plus engagé politiquement. Ecrivain et prédicateur aussi renommé. Pasteur d'Ambohitantely (récupéré par la F.F.M.A. en 1908) de 1908 à 1956 — Fils d'évangéliste, il fit ses études à l'école d'Ambohitatovo, puis au collège de Faravohitra et à l'école Le Myre de Vilers. Il étudia en France, de 1904 à 1906. Secrétaire de l'Union chrétienne des jeunes gens en 1903 (union dissoute par Augagneur en 1906). Directeur du dictionnaire encyclopédique malgache,



*Le pasteur Rajohnson (au deuxième rang, auprès de son épouse)
entouré du Comité de la Tranobiriky, en 1925.*

« Nous ne pourrions pas oublier cette date mémorable, 28 mars 1929, qui nous a fait gagner le procès ». Car l'arrêt du Conseil reconnaît encore une fois, comme en 1904, l'existence légale de la secte malgache indépendante (79). Forte de ce succès la « mission Tranozozoro » se promet de construire une école supérieure, ouverte aux élèves de toutes les provinces, et des temples dans tout Madagascar.

La lutte pour l'extension de la secte

Le gouvernement général donne aussitôt le coup d'arrêt. Pendant dix ans, l'église soutiendra une lutte incessante pour obtenir l'autorisation soit de construire un temple, soit de tenir des réunions culturelles. Chaque année elle essuie des cascades de refus. Lutte particulièrement âpre en province, où la secte s'étend, contre la volonté du gouvernement. Telle autorisation accordée comme par mégarde à Andreba par le chef de province d'Ambatondrazaka se trouve annulée par télégramme du gouverneur général (février 1929). Telle autre, dans le district d'Ambatolampy connaît le même sort (novembre 1931). Rejet obstiné de toute demande à Antananarivo-Ville, surtout dans les années 1930-1932. Des communautés se créent tout de même, et réclament l'existence légale : à Antanambao, province de Tamatave (avril-mai 1929) ; à Alakamisy, district de Betafo (décembre 1930) ; à Ankazotera, district d'Ambositra (décembre 1931) ; à Fianarantsoa, où, prétendent les autorités, « la création d'un nouveau temple ne pourrait qu'encourager ce mouvement d'indépendance de mauvais aloi » (décembre 1929). Excitation à Ambatolampy : par une lettre du 17 mars 1930, Mondain avertit le gouverneur général contre Rajohnson : « c'est un homme très dangereux et qui ne cherche qu'à créer une agitation contre les Européens ». Il demande que l'on s'oppose absolument « à la création de ces foyers malgaches d'où toute surveillance européenne est écartée » (80). La révolte gronde en effet contre les missionnaires étrangers : à Tamatave contre la M.P.F. : les dissidents rejoignent la Tranozozoro en avril 1929 ; contre la F.F.M.A. à Ambohimahamanina (Antananarivo) : le pasteur Upton est chassé, et se pourvoit à son tour devant le Conseil du Contentieux (81) ; à Analakely enfin (Antananarivo), contre la L.M.S. : le temple est fermé le 22 mars 1929.

le *Firaketana* — Après son fameux article sur le Japon, il fut arrêté en 1915-16, condamné aux travaux forcés à perpétuité, puis relaxé en appel. — Aumônier des soldats malgaches en France de 1916 à 1920. Elu en 1939 premier délégué malgache au Conseil Supérieur des Colonies (11 000 voix sur 14 000).

(79) Historique du diacre Rakoto, *cit. supra*, Voir les attendus du jugement in : H. Vidal, *op. cit.*, p. 192.

(80) A.R.D.M. — F. 181. Dossier : « Mouvement d'indépendance religieux indigène » — chemises : Ankazotera (Fianarantsoa-Ambositra) et Marohisana (Ambatolampy).

(81) Détails du procès in H. Vidal, *op. cit.*, pp. 192-193.

Dans une telle atmosphère les adversaires se guettent, et le moindre faux pas, d'un côté ou de l'autre, donne lieu à procès. En 1933, Rajohnson a la malencontreuse idée de puiser dans la caisse de la paroisse 1830 francs pour offrir quelques cadeaux à Charles Gide et à Gouttenoire de Toury, ses amis, esprits libéraux, proches du parti socialiste S.F.I.O. Il n'en faut pas davantage pour qu'un certain nombre de paroissiens, groupés autour de Rainizanabololona, journaliste très francophile, l'attaquent en correctionnelle (82). Rajohnson présente vainement que cette courtoisie s'explique, dans l'intérêt du temple, par son inquiétude de voir porter au Conseil d'Etat le procès de 1929 : il aurait alors besoin de tels amis à Paris. Le tribunal le condamne. Pas immédiatement d'ailleurs : en août 1934 les plaignants sont déboutés ; mais en janvier 1935, devant le tribunal indigène du 2ème degré, la situation se trouve retournée, et Rajohnson se voit condamné à 1 franc de dommages et intérêts (83). Cela provoque un grand chahut dans le temple. Rainizanabololona, excommunié en bonne forme avec ses partisans fait irruption au cours des offices, jusqu'à ce que le gouverneur général, L. Cayla, décide la fermeture pour trois mois, le 23 mars 1935. « Ils ne cherchent que la fermeture du temple par le gouvernement français » écrit Rajohnson au gouverneur général, le 29 mars 1935. Mais le pasteur n'en reste pas là. Il attaque à son tour son adversaire en diffamation. A chaque audience, celui-ci le traite de communiste. Me Lacaille, avocat de Rainizanabololona laisse publier dans le journal *Ny Tanamasoandro* sa plaidoirie, où il proclame : « Accorder les 10 000 francs de dommages et intérêts demandés par Rajohnson, ce serait grossir les fonds des communistes, pour servir à leur propagande ». Rainizanabololona n'en est pas moins condamné à un an de prison avec sursis, 50 francs d'amende et 500 francs de dommages et intérêts. Mais cela n'efface pas la première condamnation du pasteur, ni la scission qui en résulta. Les deux clans se disputent la Tranobiriky, jusqu'à la décision judiciaire du 1er octobre 1936, qui refuse d'exclure Rajohnson de son temple mais permet aux dissidents d'y célébrer le culte (84).

(82) Rainizanabololona était l'ennemi mortel de Rajohnson, évidemment encouragé par l'administration. Toujours prêt aux procès, il est pour une bonne part responsable de la facheuse réputation de la secte, lieu de perpétuelles querelles intestines. Il avait déjà accusé Ramanitra d'intenter à l'indépendance de la secte en rejoignant l'I.E.B. en 1907, mais aussi Rajohnson pour s'être séparé de la F.F.M.A. ! Géomètre puis journaliste très tenté par le style virulent et diffamatoire.

(83) Un télégramme signé de Randrianasy, secrétaire de la section S.F.I.O. d'Antananarivo annonce la sentence aux députés socialistes L. Blum, J. Moch, V. Auriol (18.1.35).

(84) Jusqu'à la guerre se poursuit le jeu des demandes et rejets d'autorisation. Une autre affaire qui fit beaucoup de bruit : celle des réunions culturelles de Firavahana (district de Miarinarivo). Rajohnson imagina expédient de considérer que tout rejet d'autorisation étant signifié pour un an, l'autorisation était acquise après ce délai (alors qu'il fallait présenter une nouvelle demande !)

Les déceptions de l'après-guerre

Pas plus que l'accession au pouvoir du Front Populaire en 1936, la libéralisation de la vie politique après 1944-1945 ne profite à l'église indépendante. En juin 1944, le pasteur Rakotomanga Ramasandranoro, citoyen français, se plaint du rejet permanent de toute autorisation de réunions culturelles dans son district (Betafo). « Je ne sache pas qu'aucune demande du même genre présentée par un groupement de chrétiens contrôlés par d'autres missions même étrangères ait été refusée à Madagascar ». « J'affirme en tant que pasteur citoyen français et au nom des Français combattants que nos coreligionnaires ont toujours participé aux œuvres de guerre de la France combattante, démontrant ainsi leur loyalisme français. Un grand colonial, le Maréchal Gallieni, etc... » Le chef de région d'Antananarivo répond en août 1944 au chef de district de Betafo, raisonnant exactement à l'inverse de Gallieni : « Il me paraît qu'il n'y a pas lieu de se départir de la politique adoptée jusqu'à ce jour. On doit considérer en effet que par la force des choses une église indépendante malgache, sans lien aucun avec les autres missions de même religion deviendrait le centre de ralliement de tous les autonomistes ou simplement opposants et constituerait *ipso facto* un foyer d'agitation » (85). La menace de fermeture du temple pèse de nouveau en janvier 1946. Le gouverneur général de Saint-Mart reproche à Rajohnson un discours où il aurait critiqué l'administration : « certaines allusions à la politique actuelle ont été très nettement faites ». En novembre 1947 Rajohnson présente au gouverneur général de Coppet un volumineux dossier, retraçant toute l'histoire de la Tranozozoro – refus d'autorisations et bonnes œuvres de guerre comprises – pour plaider le retour en grâce. Le chef de la sûreté, Baron, tranche le 28 novembre 1947. Des renseignements recueillis, il résulte « que, en les circonstances présentes, l'autorisation sollicitée doit être provisoirement ajournée » (86). Il n'a servi de rien à Rajohnson de rappeler son appartenance à la S.F.I.O. et son patriotisme français.

En 1950, Jacques Rahamefy succède à Rajohnson. Il dirige la Tranozozoro jusqu'en 1957 (87). Non moins patriote mais plus souple que son prédécesseur,

Il reçut une avalanche de télégrammes urgents interdisant de telles réunions. Une note adressée à Miarinarivo à ce sujet porte en marge, au crayon « metre (sic) en prison » (5 mars 1936) – F. 181.

(85) *Ibid.*

(86) *Ibid.* Pendant ce temps, les procès continuaient d'aller bon train. En novembre 1948 Rajohnson se retrouve encore devant le tribunal. Cette fois, c'est le pasteur Vernier qui lui dispute un temple dans le district d'Ambohidratrimo. R. perd le procès.

(87) Jacques Rahamefy, originaire de l'Avaradrano est fils et petit-fils de pasteurs, et gendre de l'un des fondateurs de la secte en 1894 : Andrianarivelo-Ratsimihah. Elevé à l'école L.M.S. d'Ambatonakanga, pensionnaire du Rév. Sibree à Ambohipotsy (il apprit le solfège, le chant, la composition musicale, la poésie). Employé d'une entreprise minière, il perd son emploi en 1915 (V.V.S.). Il devient en 1925 planteur de vanille à Ambohitrosy-Sambava, où

il fait tout pour éloigner la persécution officielle. Mais il n'évite pas les désordres intérieurs. Ayant éliminé son rival, Léon Rabary (88), il réorganise l'église. Il inaugure une imprimerie le 24 novembre 1955. Il complète la devise donnée à la Tranozozoro par Rajohnson : *Asa Soa* (œuvres sociales) ; *Fitiavanamana* (fraternité) ; *Fahamarinana* (justice) en ajoutant le mot *Fahamasinana* (sainteté). Il change le titre de son église en : Mission (une mission égale aux autres) Indépendante de la Tranozozoro-Antranobiriky (M.I.T.A.) Sans cesse Rahamefy insiste sur l'idéal d'indépendance : son église est pleinement autonome (*mahaleo tena*), affiliée à aucune autre mission étrangère (*tsy entimbahiny*) et son effort doit conduire à associer valeurs chrétiennes et valeurs traditionnelles. Aux prières habituelles s'ajoute désormais la prière pour la patrie, pour la terre des ancêtres. A la veille de l'indépendance, la Tranozozoro-Tranobiriky représente une église forte ; l'église-mère est entourée de 26 églises-filles (*zanapiangonana*), toutes autonomes et gérées démocratiquement. Les statuts rédigés en 1928 par Rajohnson affirment d'abord que « le temple est ouvert à tous les humains sans distinction, pendant le culte » (art. 3) et que « chaque collectivité de fidèles jouit souverainement de son édifice culturel » (art. 2).

II

UNE ASPIRATION CONSTANTE A L'INDEPENDANCE

LA REVOLTE DE LA FIERTE

Pendant de longues années, la destinée de la Tranozozoro a passionné l'opinion protestante malgache (89). Ce n'est pas un phénomène secondaire. L'analyse de ses origines, psychologiques, religieuses, politiques lui rend sa véritable dimension. Mouvement de révolte et de fierté, il traduit l'opposition

il remplace parfois le pasteur du temple. Entre en relations épistolaires avec Rajohnson, mais ne peut fonder d'église Tranozozoro. Puis pasteur d'Ambatomena-Mananara (1933-1950). Homme de théâtre comme Rajohnson ; compositeur d'hymnes comme Rajaonary. Pacifique, très patriote, il écrivit les paroles de l'hymne du M.D.R.M. : *Madagasikara*, sur une musique de son propre fils (1945).

(88) Second de Rajohnson depuis 1928. Homonyme du grand pasteur Rabary.

(89) La presse de l'époque en témoigne. En juillet 1928, par exemple, le journal *Le Madagascar* ouvre ses colonnes à une sorte de tribune libre, qui s'empare vigoureusement du sujet : pour ou contre la Tranozozoro, pour ou contre les missions. L'un de ces articles commence ainsi : « Monsieur le Directeur, la question d'Antranobiriky, qui passionne actuellement les protestants malgaches ayant été placée devant le public vazaha par un de vos collaborateurs, force nous est à nous, membres de ladite église — de nous adresser à votre impartialité pour l'insertion de quelques lignes, à titre de mise au point... » F. 181.

de mentalité qui divise missionnaires étrangers et fidèles malgaches, l'opposition entre des églises européennes depuis longtemps développées, et une église malgache jeune qui cherche sa personnalité authentique, l'opposition entre le régime colonial oppressif et l'aspiration des chrétiens malgaches à l'épanouissement d'une vie religieuse dans la liberté.

PSYCHOLOGIE DE LA DISSIDENCE

Les convictions morales et l'attitude quotidienne des missionnaires, anglais et français, à l'égard des chrétiens malgaches rendent compte largement d'une réaction de refus, de rejet conscient, contre une autorité abusive. Orgueil et préjugé d'un côté, ressentiment de l'autre, expliquent le divorce de 1894 et de 1928.

Pessimisme des missionnaires — Orgueil et préjugé

Les missionnaires méthodistes regardent le monde avec un immense pessimisme. Corrompue par le péché, la famille humaine occupe un vaste hôpital, d'âmes malades. Le monde tout entier, la famille humaine tout entière, mais plus encore l'humanité païenne. Le Rév. Matthews l'écrit avec conviction et tristesse. Rien ne sauvera l'homme, que la foi en Christ. Si l'Évangile n'était pas déjà la Vérité, il faudrait l'inventer, pour gagner une chance de tirer de la boue le chrétien, et plus encore le païen. Depuis un demi-siècle déjà l'Évangile œuvre à Madagascar. Dieu a voulu que son eau pure commence à couler dans les marais. Qu'importent les miasmes soulevés, le peuple malgache, finalement, se purifiera. Mais que la pâte est lourde ! Il est pourtant interdit au missionnaire de se décourager. Il restera fermé jusqu'au bout. Cinquante ans ne suffisent pas devant les vices accumulés par les âges. Chez les Malgaches, toujours demi-païens, la religion chrétienne glisse sur les lèvres, elle n'atteint pas encore le cœur. « Simple profession extérieure, connaissance superficielle de quelques vérités de la Bible » (90), mais aucun amour, aucun respect venant de l'être profond (91). Le missionnaire ne cède pas pour autant au désespoir.

(90) «The world at large — the heathen world in particular — is a great spiritual hospital, full of soul-sick patients ; where we see sin in all its tragic and repulsive hideousness. We find it «the most tragic reality of our mortal life, and the greatest blot on God's other wise fair creation». There is no cure for it, no power that can meet and master it, except the Gospel. A late lieutenant-governor of Bengal has said : «If the evangelical Gospel of the Lord Jesus Christ is not true, we must invent it, if we are to do any good among the heathen» *Thirty Years in Madagascar* — pp. 271 et 279.

(91) Le missionnaire Gale, tant apprécié par les historiens de la Tranozoro (Rajohnson et Rahamefy) parce qu'il sut vivre comme un Malgache au milieu des Malgaches partage le même pessimisme que Matthews. En 1911, il trace encore un triste bilan : «I wish I could say that the spiritual life of the churches was on a high level ; but I am compelled to confess that... we have the forms of religion, but not the spirit and love of it... There is much hymn-singing, but little praise, much talk but little practice... no spiritual life worth the name». *Ten Years' Review*, 1901-1910, p. 58.

Le dernier chapitre de son livre s'intitule, comme il se doit, « The Triumph of the Gospel ». Même à Ambatonakanga, église si corrompue, il reconnaît quelques âmes d'élite : « Nos communiants sont le sel qui retient la masse sur ce chemin de la corruption absolue. Par eux, grâce à eux, l'influence de la religion, la vérité de la religion pénètrent tous les groupes de la communauté. Ils sont l'unique lumière dans le désert de la nuit » (92). Malheureusement le flot des nouveaux soi-disant convertis, accueillis dans les églises après 1869, obscurcit cette lumière.

Ce n'est pas tout de croire ; encore faut-il vivre sa foi. La conduite personnelle authentifie la croyance. Sur la vie morale des Malgaches, le regard des missionnaires se fait plus sévère. Ils ne se défendent pas de mépriser. Ils n'accusent pas toujours « l'enfance de la foi », mais une sorte d'immoralité congénitale, pour tout dire raciale (93). Ils restent prisonniers des préjugés de leur pays et de leur temps. L'esclavage est un crime : les Anglais partagent cette conviction profonde. Mais comment faire un chrétien d'un nègre paresseux, encore rétif à « la civilisation » ? L'Europe des Lumières exporte l'unique civilisation digne de ce nom, et le christianisme se confond avec elle. Ce peuple, apparemment innocent, doux et bon cache les plus graves défauts : manque d'imagination, hypocrisie, et surtout dévergondage sexuel. Les missionnaires puritains se sentent partout traqués par le désir et ne pardonnent pas aux Malgaches d'y céder joyeusement. « Le Malgache est par nature profondément immoral, écrit un missionnaire anglican en 1874 ; la polygamie, jusqu'à présent, n'est pas un crime aux yeux de la loi locale... Le mariage répond à un simple souci de commodité, et il est ainsi interprété aussi bien par l'homme que par la femme... Célébré selon la coutume païenne, il se résume tout simplement en un moyen respectable de commettre la fornication » (94).

Aussi intraitable sur l'idéal à imposer, non moins sévère, mais connaissant mieux la vie malgache, T.T. Matthews nuance davantage ses jugements. L'âme malgache, chez les Merina en particulier, lui paraît un extraordinaire mélange de vertus et de vices : amour de l'argent, et extrême générosité ; ruse, méfiance, et invoyable confiance envers ceux qu'ils aiment et respectent ; simplicité enfantine, docilité, et entêtement le plus obstiné. « Je crois que c'est ce dernier trait de leur caractère, qui, sanctifié, les rendit capables de subir le martyre avec autant de calme et de courage » (95). En se faisant aimer d'eux, on peut obtenir

(92) Matthews — *op. cit.*, p. 273.

(93) Cf. B.A. Gow : « The attitude of the british protestant missionaries towards the malagasy peoples, 1861-1895 » in *Kenya Historical Review*. Vol. 3, N° 1 (1975), pp. 15-26. Exposé quelque peu rapide, et systématique ; mais une conclusion que l'on doit accepter : « Race relation between the british protestant missionaries and the malagasy were never good. The Europeans never accepted the Malagasy as equals. Nor could they think of the Malagasy as anything but an « immoral », « lazy », « dull » nation of « overgrown children ».

(94) Rob. Batchelor S.P.G. — Texte original in B.A. Gow — *art. cit.*, p. 19.

(95) *Thirty Years...* p. 281.

tout le dévouement possible. Mais ce sont des enfants grandis trop vite. Ils ont toutes les vertus, toutes les faiblesses de l'enfance. Imitateurs de talent, mais dépourvus de toute idée originale, et toujours plus prompts à imiter le mal que le bien. Enfin, du péché originel, ils prennent leur large part... Mais Matthews reconnaît que « pour beaucoup d'entre eux, le bon combat de la foi a représenté une terrible réalité. Ils durent se battre contre une nature puissante, brutale, fougueuse, comme des hommes luttant avec des bêtes féroces. Le courage et la détermination avec lesquels certains d'entre eux entreprirent le combat fut simplement héroïque. Ils saisirent à la gorge leur nature corrompue et l'étranglèrent avec cette force que Dieu accorde. D'autres soutinrent le combat avec une ardeur mitigée et, réduits à leurs propres forces, ils le perdirent » (96). Combat héroïque mais douteux. Comment dans ces conditions, confier à de tels hommes les plus hautes fonctions de l'église : prédication, enseignement, finances ?

Estime et méfiance se mêlent chez Matthews. Lui-même violent et irascible, il lui arrive de déverser, sur ses paroissiens d'Ambatonakanga, des flots d'insultes (97). Il croit de son devoir d'exercer une autorité soupçonneuse. Car il ne veut pas être trompé, comme W. Ellis. Celui-ci, « comme d'autres hommes pleins de bonté commit souvent l'erreur de prendre les Malgaches pour ce qu'ils se disent, pour la valeur qu'ils se donnent. Résultat : il fut trompé et trahi, et par personne plus que par les parents ou soi-disant parents des martyrs, qui avaient gagné tout son cœur ». Refusant d'être dupé, Matthews, dès sa nomination, entre à Ambatonakanga « comme un beau-père au milieu d'une famille d'enfants gâtés et mal élevés » (98).

Après 1895 la M.P.F. prend la relève de la L.M.S. et de la F.F.M.A. dans le dialogue avec le gouvernement. Sous la colonisation, le premier rôle dans l'action protestante ne revient pas nécessairement aux missionnaires français, trop peu nombreux, mais la première responsabilité leur incombe, car ils représentent la puissance colonisatrice. Si dans les rapports quotidiens les pasteurs français se conduisent à l'égard des indigènes comme les Britanniques, s'ils se défendent aussi mal du complexe de supériorité, la tradition française de l'assimilation, si proche de la doctrine chrétienne de la fraternité leur fait regarder les Malgaches sous un jour différent. Raoul Allier en appelle ainsi à la conscience de Victor Augagneur : « Je n'admets pas — et j'imagine que vous n'admettez pas davantage — que des portions d'humanité, en vertu de je ne sais quelle prédestination naturelle, soient éternellement vouées au service des autres. Je n'admets pas — et j'imagine que vous n'admettez pas davantage — que des portions d'humanité soient arbitrairement privées du droit de s'élever

(96) *Ibid.*, p. 275.

(97) Certains missionnaires allaient jusqu'au coup de poing, comme R. Hitch, vers 1890, à Farafangana, ou Baron lui-même, que nous voyons engagé dans la querelle de la Tranozozoro.

(98) *Ibid.*, pp. 232-233.

peu à peu au niveau des plus civilisées et des plus libres. Je n'admets pas — et j'imagine que vous n'admettez pas davantage — que le rôle de la métropole se borne, dans la colonie, à enseigner aux faibles la vénération pour les forts et aux forts le dévouement pour les faibles». Les missionnaires ne veulent voir dans l'indigène « que l'homme lui-même, l'homme à relever de sa déchéance et à restaurer dans sa dignité ». L'idée que le protestantisme malgache « diffère par certains traits du protestantisme européen » ne les effraie nullement. C'est un fait, déjà acquis, et qu'ils admettent facilement(99). La sagesse, réaliste, oblige à introduire la démocratie dans l'église, à constituer au plus vite un pastorat indigène, et à le traiter fraternellement.

Mais la M.P.F. ne voit pas d'autre cadre à l'action du pastorat indigène et au développement du protestantisme malgache que celui de la colonisation française. Elle lutte ardemment contre l'éthiopianisme et se méfie des anciens chefs religieux, issus des grandes familles de l'ancien régime. Ce pastorat démocratique, on le choisira de préférence d'origine rurale, « et l'on peut compter sur notre patriotisme pour le pénétrer, dans la mesure où nous serons appelés à l'instruire, de l'amour de la France, et du respect de ses institutions » (100). Il serait inconcevable qu'une telle église se dresse un jour contre le gouvernement colonial. D'où un paternalisme évident. « Nulle part, ajoute R. Allier, les indigènes n'ont accepté et n'acceptent les directions et les conseils de quelques blancs comme dans le pays où ces quelques blancs — des Français, je le répète — ont su montrer ce respect du noir ». Si les Malgaches portent leurs suffrages sur des « indignes », (entendons des aristocrates nationalistes), les missionnaires ont le devoir « d'entrer en lutte contre les élus du suffrage populaire » et d'obtenir leur déposition. D'où encore la nécessité de surveiller, au moins de haut, les communautés indigènes, et de rejeter toute autonomie. « Vu l'état de tutelle dans lequel il est sage de maintenir actuellement les indigènes, écrit J. Bianquis, nous proposerions que ces unions (de fiangonana) ne soient autorisées, pour le moment, qu'à condition de comprendre, dans le sein de leur comité directeur, un ou plusieurs Européens » (101). Mais la colonisation donne de dangereuses habitudes. En 1928, Mondain ne parle plus comme R. Allier ou J. Bianquis. Lors de la rupture F.F.M.A.-Tranozozoro, il met en garde le gouverneur général : « l'affaire est très sérieuse. Il y a le plus grand intérêt à rappeler les indigènes au respect des Européens et au respect de la règle. Si on laissait l'anarchie maîtresse des temples, elle se répandrait vite au dehors » (102).

Car il ne peut être question de libéraliser, pour longtemps encore, la vie politique. « On nous accuse de réclamer pour les Malgaches le droit de vote et d'être des fauteurs de troubles ! J'affirme qu'en disant cela, proteste R. Allier,

(99) J. Bianquis, *op. cit.*, pp. 180 et 170.

(100) *Ibid.*, p. 148.

(101) *Ibid.*, p. 199.

(102) Note sur une tentative de schisme — 1928, A.R.D.M. — F. 181.

l'on commet sciemment un mensonge». Il ne peut y avoir à Madagascar de patriotisme que français. «Vous avez compris que l'on risquait d'organiser, sous forme ecclésiastique, un patriotisme malgache qui pourrait faire entendre ses exigences dans un autre domaine». Laisser se développer, ou, pire encore, provoquer un éthiopianisme, comme ce fut l'erreur de Gallieni, serait commettre «une erreur impardonnable», «une œuvre mauvaise, une œuvre anti-française».

Le ressentiment et la fierté

On ne trouve pas une indulgence plus grande dans le regard des pasteurs malgaches sur les missionnaires. Ceux-ci honorent-ils toujours les principes qu'ils veulent répandre ? Ravelojaona le nie cruellement : «les missionnaires ne tardèrent pas à faire tout ce qu'il y a de plus honteux. Leurs actes n'étaient pas conformes à leurs enseignements : mensonges, fourberies, jalousies sont des choses qui relèvent surtout de la religion» (103). Plus que les contradictions surgies des rivalités et querelles ecclésiastiques ou théologiques, les pasteurs malgaches ressentent profondément l'incompréhension des Européens, leur incapacité à juger selon d'autres critères que ceux de leur civilisation et finalement leur méprisant orgueil. Un dimanche d'avril 1929, au temple d'Avaratr' Andohalo, en présence de Rabary, Ravelojaona développe davantage sa pensée : «Ils viennent manger chez nous, à l'occasion d'un mariage ou d'une naissance et nous les respectons beaucoup ; mais une fois sortis de nos maisons, ils écrivent que les Malgaches appartiennent à un peuple qui veut se montrer civilisé extérieurement alors qu'ils n'ont en réalité même pas de matelas pour se coucher. Vous voyez combien cet état d'esprit est triste» (104). Les Malgaches ne pardonnent pas cette image honteuse que l'on se fait d'eux, et que l'on transporte outre-mer. Au temple d'Antranobiriky, un autre dimanche d'avril 1929, le secrétaire de la communauté rapporte ainsi les paroles du pasteur Randzavola (105) : «Quand nous étions en Europe, nous n'avons vu dans la maison des missions que des photographies de Malgaches nus, sales, avec des *salaka*... Voilà ce que les missionnaires conservent là-bas pour représenter les Malgaches. O Malgaches ! que font-ils, ces missionnaires, de ces jolies filles bien vêtues, de ces jeunes gens corrects, instruits, intelligents et civilisés ? Pourquoi

(103) Cité par F. Koerner : «L'échec de l'éthiopianisme dans les églises protestantes malgaches» in *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, N° 211, 2ème trimestre 1971, pp. 215-238.

(104) Note d'indicateur — 4 avril 1929 — F. 181.

(105) Henri Randzavola, autre grande figure du protestantisme malgache. Pasteur d'Ambonin'Ampamarinana de 1924 à 1954. Elevé à la Normal School de Fianarantsoa, puis au collège d'Ambohijatovo. Instituteur à Fianarantsoa avant d'être appelé à Antananarivo. Professeur à l'école Paul Minault et au collège d'Ambohijatovo. Délégué des paroisses malgaches au Congrès protestant de Jérusalem. Grand écrivain : auteur de *Fomba Malagasy* et d'un *Dictionnaire de la Bible*.

ces missionnaires ne conservent-ils dans leurs maisons que des photos qui nous déshonorent ? » (106).

Du ressentiment naît la révolte de la fierté, fierté personnelle et nationale. Le pasteur Rajaonary ne supporte plus l'autorité insolente de Matthews, qui le destine à une carrière d'éternel second. En religion, il estime posséder des lettres de noblesse supérieures à celles du missionnaire anglais, car il est le descendant d'un des premiers convertis malgaches. De l'ère des persécutions, et surtout du martyrologe malgache naquit une nouvelle noblesse. La souffrance, la lutte pour la foi, l'approche de Dieu dans le sacrifice suprême consacrent les martyrs et leurs compagnons dans le souvenir profondément respectueux des Malgaches. Leurs enfants ont des droits et leurs parents, et les descendants de leurs parents. Ils n'ont pas de modèles à demander aux étrangers. Quand surgit la querelle de 1893, Matthews n'admet même pas qu'on le place sur un pied d'égalité avec son adversaire. « Je ne suis pas venu ici, s'écrie-t-il, pour être jugé par des Malgaches ! » Homme vulgaire, il ose ajouter, devant la communauté réunie : « Taisez-vous, car vos paroles me font mal aux oreilles ! » Rasanjy appartient lui aussi à un clan élevé, qui tire sa noblesse de l'aide apportée jadis à Andrianampoinimerina, et des fonctions qu'il remplit dans l'Etat. Il ne supporte pas non plus l'autorité soupçonneuse de Rainilaiarivony : il préfère donc la Tranozozoro à l'Eglise du Palais. Rafilipo enfin, de haute naissance, est le neveu et le fils adoptif d'Andrianangaly, choisi par la paroisse d'Ambatonakanga pour être l'un de ses pasteurs, mais évincé, chassé par W. Ellis. Rafilipo a lui aussi une revanche à prendre sur les missionnaires.

Mais, sous le gouvernement merina ou sous le gouvernement colonial, c'est d'abord comme Malgaches que ces hommes se révoltent : Rajohnson, Raha-mefy, Ravelojaona, Randzavola. « Oh ! dit Ravelojaona, je souhaite que nous autres chrétiens, nous agissions comme Antranobiriky... On a constaté par l'attitude héroïque des soldats du 12ème bataillon que le prestige de Madagascar, notre patrie, avait été rehaussé. A côté de chez nous, en Afrique, les habitants, gens de couleur comme nous, ont reçu les missionnaires à bras ouverts ; mais lorsque ces derniers ont voulu diriger leurs affaires de religion, ils s'y sont opposés en disant : non, nous n'avons pas besoin de vous pour nous guider ; nous voulons traiter nous-mêmes nos affaires... Voilà une excellente idée, et que j'approuve ». Le champ de la religion doit être celui de la liberté, de l'autonomie et surtout de l'égalité. « Laissez les missionnaires avec leurs vilaines photographies, avait continué Randzavola ; quant à nous, efforçons-nous, à l'aide de cette Bible de chercher le Christ Jésus. Lui seul sait rehausser la nation. O Malgaches ! tenez-vous debout ! »

(106) Note du 19 avril 1929 — F. 181.

DU CONGREGATIONALISME A L'ETHIOPIANISME

La dissidence de la Tranozozoro s'inscrit dans une tradition, ancienne et profonde, du protestantisme malgache. Ce qui est original et révolutionnaire, ce n'est point la sécession, mais la rupture avec les missionnaires étrangers. Les *fiangonana*, fondés sur le respect sévère de la règle congrégationaliste, montrèrent toujours une grande instabilité. Mais les missionnaires récupéraient toujours dans leur mouvance les églises séparées. Ils échouent avec la Tranozozoro. Celle-ci lutte obstinément contre toute déviation du congrégationalisme vers le presbytérianisme ou l'épiscopalisme. L'éthiopianisme de la Tranozozoro se trouve à l'origine de la tentative plus générale de développer une église protestante malgache indépendante. Le mouvement œcuménique, né en 1910, apporte son renfort à cette tentative. C'est dans les murs de la Tranobiriky que Rabary, en 1914, définira l'idéal de l'indépendance religieuse, si proche de l'indépendance politique.

Instabilité des églises congrégationalistes malgaches

L'idéal congrégationaliste, strictement respecté par les missionnaires L.M.S. au temps de la fondation du christianisme, offrait au développement des églises des cadres souples, démocratiques par essence, favorisant une grande liberté. En milieu malgache, cette liberté profita aux leaders, conducteurs des chrétiens, guides religieux ou temporels. Dans la clandestinité, comme en 1861-1862, avant le retour des missionnaires, les églises qui se constituent spontanément s'appuient sur l'autorité morale de prédicateurs et pasteurs, survivants des persécutions, et sur l'efficacité sociale des chefs de grandes familles, entourés de leurs clientèles, protecteurs des fidèles. Entre eux cependant peuvent surgir des oppositions, des rivalités, surtout quand il faut élire les nouveaux guides, et chaque fois qu'il apparaît nécessaire d'exclure des paroissiens, déclarés indignes. Ambatonakanga n'échappe guère à ces difficultés. Celles-ci deviennent encore plus aiguës quand le reclassement social qui suit la mort de Radama II établit en Imerina une nouvelle géographie ecclésiastique, avec la fondation de nouveaux *fiangonana*, en ville haute ou dans les faubourgs (107). Les anciennes églises se scindent et se disloquent, les jeunes églises ressuscitent le prestige des « patrons » fondateurs, autant d'événements qui provoquent ou favorisent les antagonismes de familles ou de clans. Les trois églises-mères d'Ambatonakanga, d'Amparibe, d'Analakely font survivre longtemps la tradition ancienne de fraternité qui unissait dans le même culte des groupes sociaux très différents, mais soudés par la foi commune, le souvenir des dangers courus ensemble naguère, le respect unanime des martyrs. Dans la paix retrouvée, la hiérarchie reprend ses droits, comme aussi les ambitions personnelles ou familiales. Beaucoup souhaitent des églises plus proches de leurs demeures, plus homogènes dans leur recrutement. Et les fondateurs des nouvelles églises acquièrent des droits, qui risquent parfois d'être contestés, mais qu'ils défendent en tout cas avec énergie.

(107) Analyse de cette socio-géographie in F. Raison — *art. cit.*

Il s'est produit une sorte de « colonisation » religieuse : des groupes bien constitués, dirigés par des guides reconnus, quittent l'église-mère, avec sa bénédiction, pour aller fonder ailleurs un nouveau foyer religieux. Si la bénédiction de l'église-mère ne manque jamais (ce ne sera plus le cas avec la Tranozozoro cependant) la cause de la séparation n'est pas toujours très claire. Souvent, il s'agit de dissensions que l'on n'aime pas rappeler. Au sein même d'Ambatonakanga un exemple discret précéda celui de la Tranozozoro ; J. Andrianaivovavelona quitta ses compagnons, avec son groupe de fidèles, après un conflit interne mal étouffé ; mais les apparences du moins furent sauvegardées. Elles ne le furent pas à Ambohitantely, en 1904. Nous avons rapporté les circonstances de l'incident, qui fut des plus vifs. A l'heure la plus chaude, les partisans de Ramamonjy et de Rajoelina surent rappeler les droits de la famille du fondateur, Andriamahery. « Nous ne sommes pas gouvernés par les Anglais, ni surveillés par les gens du Vonizongo » (108).

La réticence des églises malgaches à l'égard des missionnaires ne date pas non plus de la Tranozozoro. En 1862-63, il fallut beaucoup de prudence et d'intelligence à Ellis et aux autres représentants de la L.M.S. pour « reprendre en main » les communautés malgaches nées des persécutions et fortifiées par la lutte clandestine des « temps obscurs ». Ces communautés avaient fait l'expérience de l'autonomie ; elles avaient déjà forgé au protestantisme son « visage malgache » (109). Elles avaient conscience de leur vitalité, de leur solidité, fondées sur leur sacrifice et méritées par leur courage. Elles avaient créé les cadres de leur vie future, selon les règles du congrégationalisme. Les conflits de pouvoir devinrent inévitables entre les prédicateurs de renom, les « patrons » protecteurs (*loholona*) des églises reconstituées, et les missionnaires. Mais ceux-ci, jusqu'à la Tranozozoro, surent éviter le pire, avec la plus grande souplesse.

Fidélité au congrégationalisme contre la déviation presbytérienne

La Tranozozoro prétend remonter aux sources de la prédication chrétienne à Madagascar, et demeurer fidèle à l'idéal premier de la L.M.S., fidèle à l'église primitive, contre l'évolution pernicieuse provoquée ou acceptée par les missionnaires anglais. Obéissant à ses propres principes la L.M.S. a bien commencé par respecter la volonté des fidèles en matière d'organisation et de rituel afin de créer une église malgache autonome et authentique. Pour ne pas dérouter les convertis, elle n'a enseigné qu'une théologie très générale, inauguré des rituels assez vagues. Elle ne se montra exigeante que sur la morale, et c'était déjà

(108) Note sur les communautés d'Antranobiriky, d'Ambohitantely, etc. A.R.D.M. — F. 181 — s.d.

(109) Un phénomène exactement semblable se produira pour l'église catholique malgache, pendant les deux guerres « franco-hova » de 1883-85 et 1894-95. Cf. P. Lupo, Article ci-dessous, et mémoire de maîtrise : *Les Laïcs pendant la guerre de 1894-95 d'après « l'Histoire-Journal » de Paul Rafiringa* (T.E.R. sous la direction de S. Ayache, Antananarivo, 1978, 326 p.).

beaucoup. Pour l'essentiel, elle admettait «une église indigène pour les indigènes» (110). Il ne s'agissait pas «de prêcher le presbytérianisme, le congrégationalisme, l'épiscopalisme ou quelque autre forme d'organisation ecclésiastique, mais uniquement le glorieux Evangile de Notre Seigneur vénéré» (111). Cet idéal fut confirmé en août 1831, pour Ambatonakanga même, et encore en décembre 1868, avec les statuts de l'Isan-Enim-Bolana. Mais la L.M.S. y renonce maintenant, considérant qu'il faut faire machine arrière, parce que l'église malgache est incapable, ou indigne de se gouverner elle-même (112). On glisse alors, insensiblement vers le presbytérianisme, et T.T. Matthews s'en félicite : «Dr Matthews était un missionnaire de stricte obédience presbytérienne. En grande partie à cause de son influence d'éducateur et de la mentalité de ce peuple, l'église de Madagascar devint nettement presbytérienne» (113). En dehors de la L.M.S., une telle tendance se trouve renforcée par la tradition de l'Eglise du Palais et par celle de la M.P.F. Les délégués des Missions Evangéliques de Paris, en 1898, MM. Boegner et Germond critiquent le congrégationalisme gallois, et plaident pour l'introduction du presbytérianisme dans l'église malgache. La Tranozozoro se révolte contre tout pouvoir centralisateur, qu'il vienne de la L.M.S. ou de l'I.E.B. ; mais elle refuse surtout l'évolution qui a fait passer l'église protestante malgache de l'autonomie à la soumission. Elle se prétend la véritable héritière de la L.M.S. des origines (114).

Le témoignage de Rabary

La tendance presbytérienne triomphe cependant, entre 1910 et 1915, dans toutes les églises rattachées aux missions européennes, sans entamer la résolution de la Tranozozoro, sa fidélité aux plus anciennes structures. Sans empêcher non plus un rapprochement entre les églises, qui fait sortir la Tranozozoro de son isolement. Aux yeux de beaucoup, de Rabary en particulier, l'église Tranobiriky se trouve en 1914 dans une position idéale : association avec la F.F.M.A., mais pas soumission, collaboration avec l'Isan-Enim-Bolana, mais dans l'indépendance. La Tranobiriky devient alors un modèle, qui répond aux aspirations développées fortement à Madagascar, au lendemain de la Conférence universelle d'Edimbourg (1910). Les propositions de la Conférence correspondent aux désirs les plus profonds de toutes les communautés religieuses protestantes : une église malgache désormais unie et indépendante.

(110) Les plans élaborés par la L.M.S. pour Madagascar prévoient d'édifier une église telle que la voudront les indigènes, cf. article de J.T. Hardyman, ci-dessus.

(111) Propositions générales de la L.M.S. — septembre 1795.

(112) Cf. *Ten Years' Review* 1921-1930 «Much as we would welcome the day when the work could safely be handed over to a purely native church mission, we have to recognize that that day is not yet».

(113) Appréciation du Rév. Hockett — *Ibid.* — p. 160.

(114) Cf. surtout J. Rahamefy — *op. cit.* — pp. 8-11.

Si les Français manifestent encore une grande réticence devant l'autonomie totale, si Rabary estime nécessaire de l'obtenir par prudentes étapes, en commençant par la simple autonomie financière, les Anglais semblent maintenant gagnés. W. Evans, le successeur même de Matthews à Ambatonakanga écrit dans son rapport de l'année 1911 : « Je vois venir le jour où l'Eglise-mère pourra être livrée à elle-même entièrement ». La Conférence intermissionnaire de 1913, réunie à Antananarivo, présente une déclaration de foi commune, qui invite toutes les missions à dépasser leurs différences pour travailler ensemble « à l'avènement du royaume de Dieu ». « Il est une chose que nous souhaitons et que nous espérons, c'est la création d'une église malgache unie, conforme au génie des Malgaches » (115).

Et c'est à la Tranozozoro, que Rabary, le samedi 14 avril 1914, lors de l'inauguration d'un nouveau bâtiment, proclame cet idéal et en appelle à l'opinion malgache (116). Il retrace l'histoire de la Tranozozoro, signale sans hésiter ses défauts, mais exalte sa réussite. En se détachant des étrangers, de leur temple de pierre (*vato vazaha*) l'humble argile malgache (*tanimanga malagasy*) a sans doute montré ses faiblesses. Mais la Tranozozoro s'est ressaisie, passant au stade supérieur de la maison de brique (*biriky tanimanga*). Il reste encore du chemin pour atteindre la solidité, la rigueur, l'éternité de la pierre. Mais, dit l'exergue du sermon (Luc, 14;10). « Mon ami, avance un peu plus ». La Tranozozoro a donné l'exemple le plus courageux aux églises malgaches. Celles-ci la suivent aujourd'hui sur la voie de l'indépendance. De tous les *fian-gonana* s'élève le même chant malgache.

Le sermon de Rabary fait date dans l'histoire du protestantisme malgache. D'autant plus que nous sommes à la veille de la découverte, par l'administration coloniale, du « complot » de la V.V.S. (117). L'oraison du pasteur Rabary a peut-être précipité les événements, faisant craindre au gouverneur général un rapide passage de l'idée d'autonomie religieuse à celle d'indépendance nationale (118). Pour un gouvernement autoritaire, Rabary est un adversaire

(115) cit. in F. Koerner — *art. cit.* — p. 232.

(116) Le sermon parut intégralement dans les *Teny Soa* (sept.-oct. 1914) Tous les fidèles de la Tranozozoro le connaissent, tous ses historiens le rappellent.

(117) Vy, *Vato, Sakelika* (Fer, Pierre, Ramification), sigle de la société secrète constituée dès 1913 pour regrouper nombre d'intellectuels malgaches révoltés contre l'asservissement colonial.

(118) « Il n'est pas douteux que l'idée de l'indépendance des églises ne doive conduire à l'idée d'indépendance du pays. Un peuple prêt à s'affranchir de la tutelle des missions européennes et à qui on inculque journellement des idées d'autonomie dans le domaine religieux, doit être tout naturellement et progressivement incité à se débarrasser totalement de la tutelle de l'administration française » H. Garbit — G.G. p.i. 1916. Cité par F. Koerner, qui avance la thèse suivante : « L'habileté du G.G. consista à camoufler la condamnation des églises protestantes par une condamnation générale de toute l'élite malgache (56 catholiques, 61 membres de la M.P.F., 158 fidèles des missions protestantes étrangères) » *art. cit.*, pp. 234-235.

redoutable. Le pasteur ne songe en aucune façon à une révolte quelconque, il n'envisage pas un instant le moindre recours à la violence. Mais il exprime trop remarquablement les aspirations les plus profondes de ses compatriotes. Le procès de la V.V.S. brise net cet élan. Mais en 1928, la Tranozozoro le fait renaitre.

DE L'ETHIOPIANISME AU NATIONALISME

Les gouverneurs généraux qui se succèdent de 1924 à 1948 adoptent tous le même point de vue que Garbit (119). Ils considèrent d'abord que le protestantisme est en soi une religion inquiétante et dangereuse. « Les discussions entre fidèles, les scissions sont fréquentes dans les temples et témoignent d'un esprit d'indépendance qui n'est pas sans créer des difficultés continues aux dirigeants européens. Ce même état d'esprit n'est pas étranger au mouvement qui pousse une partie des indigènes à revendiquer des droits politiques » (120). A plus forte raison surveillent-ils avec une hostilité déclarée l'église indépendante de la Tranozozoro, « bouclier et refuge, disait Mondain, des ultra-nationalistes et des exclus des autres églises ».

L'administration contre la Tranozozoro – L'hostilité du gouvernement général

Le lien entre les chefs de la Mission Indigène Indépendante Tranozozoro-Antranobiriky et les premiers leaders du nationalisme malgache apparaît vite à l'administration coloniale. « Le mouvement dont il s'agit est patronné par les partisans des agitateurs actuels et offre une analogie avec le Cao-Daïsme qui, en Indochine, cherche à créer également une sorte de culte unique indigène, sans doute avec les mêmes origines et les mêmes buts politiques ». Le gouvernement général tourne donc complètement le dos à l'ancienne attitude de Gallieni : « le général Gallieni n'avait vu dans ce mouvement qu'une utile désagrégation du levier politique des missions étrangères. Mais, depuis 1928, c'est-à-dire depuis le début de l'agitation politique indigène locale, le mouvement d'autonomisme religieux malgache, par une coïncidence significative, s'est réveillé soudainement et nous oblige dès lors à le scruter plus minutieusement dans ses origines, dans ses manifestations actuelles et dans ses tendances éventuelles » (121). On scrutera particulièrement les faits et gestes, surtout les

(119) L'un d'entre eux, M. Olivier, avait d'abord approuvé, et cru féconde la politique de Gallieni (mais avant de devenir lui-même G.G.). « On comprend facilement combien plus grande sera notre action sur les groupements indigènes isolés qui n'auront aucune arrière-pensée politique et ne disposeront d'autres ressources que celles que nous voudrions bien leur distribuer ». Il faut tout ignorer des mouvements de résistance, passive ou déclarée, mais toujours obstinée, pour se faire une telle illusion.

(120) Rapport de 1925, *cit.* in M. Gontard. « La situation religieuse à Madagascar à la veille de la seconde guerre mondiale » *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer* N° 220, 3ème trim. 1973, pp. 408-421, p. 417.

(121) Rapport d'avril 1930 sur les cultes indépendants — A.R., D.M. — F. 181.

paroles de Rajohnson. Chef d'une église protestante déjà autonome, le pasteur de la Tranozozoro devient une cible pour le gouvernement général. L'administration coloniale use contre lui du procédé classique des procès, de préférence procès d'escroquerie ou d'inconduite. Aux contestations religieuses que nous avons déjà évoquées, s'ajoutent donc les accusations de détournement de fonds ou d'immoralité.

En mai 1932, Rajohnson se voit convoquer en commission rogatoire pour « escroquerie et abus de confiance ». Mais les poursuites s'arrêtent là. En décembre 1935 les amis de Rainizanabololona prétendent le faire chasser du temple, comme moralement indigne. Mais le Conseil du Contentieux Administratif n'admet pas une telle requête... (1er octobre 1936). A la même époque les bureaux du gouvernement général tendaient les mêmes pièges au « communiste » Dussac (122). Personne ne cache d'ailleurs que ces procès n'ont d'autre origine que politique. On en trouve l'aveu dans cette note du service des Affaires d'Administration Générale, au directeur du cabinet du gouverneur général : « En définitive, la situation signalée par Rainizanabololona est dominée par la question politique. Rajohnson inféodé au groupe Dussac apparaît comme un propagandiste à la fois zélé et ardent, mais circonspect et dissimulé. Il doit être surveillé étroitement » (123). Quand Rajohnson se plaint de tant de tracasseries au ministre des Colonies lui-même, le gouverneur général par intérim Jore répond qu'on a affaire à un agitateur politique (124), qui a détourné la Tranozozoro du droit chemin. Jadis attachée à la cause française, l'église indigène indépendante a changé d'attitude dès que fut désigné, « par intrigue », ce nouveau pasteur. Beaucoup de fidèles semblent encore « loyaux ». Mais Rajohnson remplace les anciens dirigeants par des plus jeunes, qui le suivent aveuglément ; « sous la fausse étiquette socialiste, il poursuit très activement une propagande à caractère nettement autonomiste... sa politique anti-française se révèle clairement dans tous ses actes, malgré l'habileté très grande qu'il déploie pour la dissimuler » (125). En 1937, le gouvernement du Front Populaire atténue la persécution. Rajohnson a gagné en France de nombreux amis ; il entretient avec Léon Blum en particulier, une correspondance suivie

(122) Paul Dussac, fils d'un militant de la Commune, fut colon et journaliste à la Réunion avant de rencontrer Ralaimongo à Diégo-Suarez. Il se voua pendant dix ans (1927-1937) à la lutte contre les abus de la colonisation et milita parmi les autonomistes malgaches. Organisateur de la grande journée du 19 mai 1929 (manifestation devant le gouvernement général). Créa la première cellule communiste à Madagascar. Emprisonné plusieurs fois à Antanimora (« Je suis entré à Antanimora en révolté, j'en sortirai en révolutionnaire »). Particulièrement actif sous le Front Populaire (grèves). Quitte Madagascar en 1937.

(123) 19 janvier 1933 — A.R.D.M. — F. 181.

(124) Cf. note du directeur des Affaires Politiques : « les renseignements de police le présentent comme un agitateur politique qui a provoqué le schisme confessionnel de Tranozozoro par haine des pasteurs européens et qui essaie de propager cette haine en multipliant les édifices cultuels et les réunions de sa secte dissidente », août 1937 — F. 181.

(125) Lettre du 14 octobre 1936 — F. 181.

(quand la police vient perquisitionner chez lui, ou au temple, il glisse sur son bureau des lettres signées de quelques grands personnages politiques français). «L'attitude du pasteur Rajohnson envers notre pays et son gouvernement paraissant s'être modifiée favorablement, il semble qu'il serait possible de témoigner aux collectivités Tranozozoro qu'il dirige notre désir de n'apporter aucune entrave à l'exercice des cultes quels qu'ils soient... Un essai libéral pourrait être fait dans ce sens» (126). Mais l'essai libéral ne dura pas plus longtemps que le Front Populaire.

La Tranozozoro et le mouvement nationaliste

Libération religieuse, libération nationale : des aspirations de l'esprit à celles de la patrie le glissement est naturel, et l'administration coloniale ne se trompe pas. C'est dans les temples d'abord que s'élève la revendication d'une église libre dans un pays libre. Même et unique revendication de l'individu et d'un peuple. Les forces d'asservissement ont le double visage de l'autorité morale et de la contrainte administrative. Le 17 novembre 1929, au temple d'Anjanahary, Paul Ranaivo, ardent nationaliste, construit un long sermon sur le thème : « Réveillez-vous, Malgaches ; debout, Malgache ». Et le mois suivant, dans le *Réveil Malgache* (13 décembre 1929) il explique à ses lecteurs l'inévitable lien entre la servitude spirituelle et la servitude politique. Comprenez, écrit-il, « comment les missionnaires entendent éduquer les indigènes, par leurs actes et par leurs paroles. Ils veulent en réalité les réduire à jamais à un esclavage moral et spirituel complétant ainsi l'œuvre néfaste du capitalisme et de l'administration coloniale lesquels s'entendent pour réaliser ensemble l'un l'esclavage matériel des autochtones, l'autre leur esclavage politique » (127). C'est aussi dans les temples que se réunissent des groupes décidés à lutter pour l'indépendance. Beaucoup de *zana-piangonana* de la Tranozozoro doivent leur naissance à cette aspiration nationaliste. Ainsi à Antalaha et à Tamatave. Le rapport de la province d'Antalaha, en 1928, signale « un mouvement de séparation religieux dirigé contre les missionnaires européens... à l'instigation de Ralaimongo et de ses adeptes » (128). En avril 1929 les dissidents de la M.P.F.

(126) Affaires Politiques — 14 septembre 1937 — F. 181.

(127) Parallèlement à cet engagement politique de la Tranozozoro se développent à Madagascar, surtout en province, deux mouvements messianiques, sur lesquels nous devrions revenir : l'un, autour de Regis Razafy fait apparaître des apôtres qui consacrent le peuple malgache peuple élu de Dieu ; l'autre, autour de Rakristina, qui annonce la prochaine naissance, à Madagascar, d'un nouveau messie (1929).

(128) Jean Ralaimongo, gardien de bœufs dans son enfance, devient instituteur à Fianarantsoa, après ses études à l'École Normale de la M.P.F. (en pays betsileo). Engagé volontaire en 1916, il combat en France, et revient à Madagascar en 1920, pour se consacrer à la lutte politique. Il fonde l'*Opinion* puis la *Nation Malgache* où il s'élève, avec Dussac, contre le régime colonial et exige pour ses compatriotes tous les droits des citoyens français. Frappé maintes fois d'emprisonnement ou d'interdiction de séjour. S'efface de la scène politique après 1937. Repose aujourd'hui au mausolée d'Ankatso.

à Tamatave demandent à tenir des réunions culturelles rattachées à la Tranozoro : « fait typique, en majorité les signataires font partie du mouvement Ralaimongo » (129).

Rajohnson est l'ami personnel de Dussac, de Ralaimongo, de Ravoahangy (130) qu'il invite, dans les grandes occasions, à venir à la Tranozoro, assister au culte, et prendre la parole. Lui-même participe aux réunions du Mouvement Démocratique de la Rénovation Malgache (MDRM) qui incarne le nationalisme malgache jusqu'à l'insurrection de 1947. Il s'inscrit dès 1928 à la S.F.I.O. et on le rencontre dans toutes les manifestations importantes du parti socialiste ou du Front Populaire. Le 19 mai 1936, jour anniversaire de la grande manifestation de 1929, il est présent au banquet organisé par son parti, et à la réunion, illicite, qui se déroule ensuite. A une rencontre publique du Front Populaire, il prononce un grand discours (« au nom des Jeunes Communistes » disent les rapports de police), le 20 juillet 1936. Le mois suivant, au cours d'une réunion contradictoire au théâtre municipal d'Antananarivo, il intervient, comme pasteur, pour démontrer que socialisme et christianisme ne sont pas antagonistes. Le socialisme, explique-t-il, est fondé sur l'Écriture Sainte. Rajohnson dénonce alors la collaboration de certains chefs religieux avec les maîtres du capitalisme. Après la seconde guerre mondiale, il devient plus violent, ainsi que ses amis. En janvier 1946, le temple d'Antranobiriky célèbre sa vingtième année de pastorat. Le pasteur de la *zana-piangonana* d'Antanifotsy (Ambatolampy) termine ainsi sa prière « Vingt ans passés, O Seigneur ! nous ne cessons de formuler des vœux pour l'indépendance de ce temple et de Madagascar entier ! » (131) Un autre pasteur, quelques mois plus tard, et toujours à Antranobiriky, s'écrie « Ne craignez rien, car Dieu est avec vous... Une nation victorieuse aujourd'hui sera la vaincue de demain ». Au théâtre municipal encore, lors d'une représentation donnée par le syndicat des Auteurs de la Presse Libre de Madagascar, Rajohnson, levant les bras vers Andohalo clot la réunion par cette oraison : « Puisse votre amour pour la patrie vous faire ressembler à ces canons d'Andohalo : bien que renversés, ils embrasent encore la terre qu'ils chérissent ».

*

* *

(129) Note du Service des Affaires Politiques et Administratives — avril 1930 — F. 181.

(130) Joseph Ravoahangy-Andrianavalona fut peut-être le plus grand leader du nationalisme malgache jusqu'en 1960. Second de Ralaimongo, puis son successeur, il consacra son existence à la lutte pour la libération de son pays, sans négliger l'aspect social et humanitaire de cette lutte. Il appartenait à la haute noblesse merina (Andriamasinavalona). Médecin-Emprisonné en 1916 (V.V.S.) et exilé, assigné à résidence fixe en 1929, condamné à mort en 1948 (puis grâcié), sa vie se confond avec celle du nationalisme malgache. Inscrit à la S.F.I.O. en 1929. Elu député à l'Assemblée Constituante française. Député d'Antananarivo en 1960, il se rallie au parti du président Tsiranana (P.S.D.) en 1961. Ministre de 1961 à sa mort, en 1970.

(131) Renseignements concernant le pasteur Rajohnson — A.R.D.M. — F.181.

A l'égal des plus grandes églises malgaches, la modeste Tranozozoro peut s'enorgueillir d'une histoire riche et féconde. Sans doute une telle histoire fut-elle passablement agitée. Les querelles intérieures n'ont pas épargné la secte : Rainizanabololona contre Rajohnson, Léon Rabary contre Rahamefy, procès multiples en correctionnelle ou devant le Conseil du Contentieux, conflits d'autorité, accusations diverses et mutuelles de détournement de fonds ou de trahison à l'idéal constant de l'église... Sans doute aussi le patronage de Gallieni entache-t-il la période des commencements. Mais les discussions internes découlent surtout de la lutte courageuse soutenue par la Tranozozoro contre les adversaires de son indépendance et d'autre part, le soutien officiel n'a duré qu'un temps, en fait très court. L'épisode Gallieni n'a pas décidé de l'avenir de la secte, il n'a même pas modifié sa première destinée. Le gouverneur général crut pouvoir utiliser la Tranozozoro : il fit un marché de dupe, en renforçant une tendance religieuse qui allait se retourner très tôt contre la politique coloniale de domination. Durant trois-quarts de siècle, les caractères originaux de la Tranozozoro restent les mêmes : rejet de toute direction étrangère et lutte opiniâtre contre l'influence des missionnaires européens (132) ; attachement au congrégationalisme des origines et recherche constante de l'esprit évangélique, volontiers confondu avec l'esprit démocratique ; fidélité aux valeurs traditionnelles malgaches et tentative d'associer christianisme universel et génie particulier de la nation malgache.

Un an avant son fameux sermon à la Tranobiriky, Rabary, devant la Conférence intermissionnaire réunie à Antananarivo exprime au mieux ce désir d'indépendance et d'unité qui anime les églises protestantes malgaches, cet idéal d'autonomie que la Tranozozoro fut la première à assumer. Aux pasteurs de toutes confessions, Rabary demande d'aider ses compatriotes à créer une église unifiée, authentiquement malgache, « une église accordée à l'âme et à l'esprit des Malgaches, de sorte que nous puissions prier selon nos coutumes... Seules des plantes indigènes peuvent grandir et fleurir dans ce sol. Si vous souhaitez que la foi chrétienne prospère ici, oubliez votre cœur européen, laissez de côté le vêtement européen dont cette foi est encore revêtue...

(132) En dehors des documents produits au moment même du schisme Tranozozoro, les écrits missionnaires sur le sujet n'abondent pas. La littérature officielle de la L.M.S. préfère le silence. Matthews lui-même, dans l'épais volume qu'il publie 10 ans après, ne fait aucune allusion à cette cassure dans son propre temple, bien que le récit de ses 30 années à Madagascar ne néglige pas les détails. Mais son successeur, W. Evans reconnaît au moins une fois que le coup porté à Ambatonakanga fut très dur. La *Ten Years' Review* (1901-1910) eut le mérite de publier son témoignage : « Owing to the serious trouble caused by the misconduct of one of the pastors about 16 years ago, the mother church received a severe blow, resulting in the withdrawal of a large section of her members and adherents and reducing her to a very low state. The baneful influence of that painful disturbance was felt for several years ; and for some time after our arrival in the country, it was very discouraging indeed to work among the people. On more than one occasion I felt so disheartened with their apparent indifference to all our efforts and appeals, that I threatened to leave them and go to reside among the suburban churches. It seemed as if all our labours were in vain » (p. 19).

Seul un cœur malgache pourra battre dans une poitrine malgache et seul un vêtement malgache conviendra à la foi». Il faut remonter à la tradition L.M.S. de 1831, comme le désirent les fidèles de la Tranozozoro.

«Prier selon nos coutumes» c'est bien le vœu fondamental de tous. Prier et chanter la gloire de Dieu. Avant d'enseigner leurs propres rites, les missionnaires devraient, comme l'un d'entre eux, Gale, pasteur des Marofotsy, apprendre à vivre avec les Malgaches, danser et chanter avec eux pour respecter leurs traditions dans les gestes mêmes de la religion. Et si la ferveur religieuse s'exprime dans les hymnes et cantiques, il faudra que la musique des temples obéisse aux rythmes malgaches. On sait toute l'importance du chant dans les églises de Madagascar. La Tranozozoro rejette, dès ses premières réunions, les cantiques «anglais». Ses plus grands pasteurs — Rajaonary, Rajohnson, Rahamefy, sont des musiciens, compositeurs d'hymnes dont beaucoup, si bien adaptés au goût malgache, se transforment en chants populaires. Sur des airs malgaches proches du folklore, ils écrivent des paroles religieuses. A la tradition britannique, ils opposent une tradition malgache, et ressuscitent le fameux *zafindraony* détesté des missionnaires (133), mais chanté jadis dans les temples des faubourgs, et notamment à Isotry, où se réunissaient de nombreux esclaves convertis. Banni par les missionnaires, interdit dans les temples L.M.S., le *zafindraony* se développe à la Tranozozoro. Là encore l'église dissidente se montre en avance sur son temps. Car aujourd'hui ces chants anciens connaissent un renouveau qui dépasse la curiosité «des chorales et des formations folkloriques». Ils retrouvent leur place dans les autres temples (134).

La tradition malgache élargit aussi les thèmes des cantiques. Si Rajaonary se contente de sujets religieux, Rahamefy tient à exalter les valeurs culturelles les plus profondes dans l'âme de ses compatriotes : l'amour filial, l'amour paternel ou maternel, enfin l'amour de la terre ancestrale. Dans son recueil de 52 hymnes, 26 chantent l'amour de la patrie : *Fivavahana ho an'ny Tanindrazana*. Et maintenant la patrie est très largement comprise ; c'est la terre de tous les ancêtres malgaches, le bien commun de tous ceux qui vivent à Madagascar. D'autres valeurs traditionnelles, confondues avec les valeurs chrétiennes, seront cultivées à la Tranozozoro : ainsi le pardon des péchés. On raconte aujourd'hui

(133) Cf. jugement de Sibree : «... singing a lively jig rather to a solemn hymn... that's not proper... tunes from barrel-organs... dance music learned from the military bands... incongruous and inappropriate : a curious and almost comical bass, more like the grunt of an animal than the sound of a human voice, utterly unfit for congregational worship» *Antananarivo Annual* — 1886 — «Malagasy Hymnology and its connexion with christian life in Madagascar», p. 187.

(134) Cf. Y. Ranjeva-Rabetafika — *art. cit.*, p. 17, note 26 : «Il est intéressant de constater que le renouveau de l'intérêt pour les chants «zafindraony» donne lieu à des manifestations culturelles religieuses. Au mois de juin 1971, par exemple, plusieurs chœurs de diverses confessions se sont retrouvés à l'église catholique d'Isotry pour chanter ces airs populaires. Le chant «zafindraony», parent pauvre du cantique, gagne peut-être ses lettres de noblesse». (La Tranozozoro les lui avait déjà accordées).

avec fierté l'aventure morale de ce pasteur condamné à la prison, rejeté de toutes les missions, de tous les temples, mais accueilli à la Tranozozoro. « Nous lui avons confié une paroisse, et il a très bien œuvré depuis » (135). De même l'amour des pauvres : la Tranozozoro reçoit tous les fidèles des autres confessions dont les ressources sont insuffisantes pour faire célébrer leur mariage, leurs funérailles.

Enfin, dans l'idéal de la Tranozozoro s'harmonisent spontanément charité chrétienne et fraternité nationale, congrégationalisme et démocratie politique, indépendance du temple et indépendance de l'Etat. Le patriotisme dépasse donc les limites de la province pour atteindre celles de « la rizière » malgache tout entière. Et déjà l'œcuménisme donne forme et force à ces aspirations. Le dimanche 18 avril 1929, Rajohnson invita au culte solennel d'Antranobiriky (136) les chrétiens de toutes confessions. Il les accueillit par ces mots : « Vous êtes ici ce soir dans le temple dit *Ambohitsimiankina*. Je crois qu'il y a parmi vous des personnes appartenant à diverses religions. Il doit y avoir des gens de la L.M.S., de la M.P.F., de la F.F.M.A. et des adventistes, et même des catholiques. Cela ne fait absolument rien : nous ne faisons qu'un devant le Seigneur. Nous venons ici pour prier le Christ et pour faire progresser le royaume de Dieu. Nous sommes tous des Malgaches ».

(135) Enquête orale de Mme A. Randriamanalina-Rakotovao.

(136) Cf. note du 19 avril 1929 — A.R.D.M. — F. 181.

FAMINTINANA

Tahaka ireo fiangonana malagasy lehibe, dia manana ny tantara mampalaza azy sy azony ireharehana ny Tranozozoro. Manana ny anjara-toerany manokana eo amin'ny fizotran'ny tantaran'ny fivavahana protestanta malagasy sy ny tolom-pirenena ho amin'ny fahafahana io fiangonana io. Maro ireo toejavatra nitranga teo amin'ny fiainan'ny Tranozozoro : fihetsiketsehana samihafa, fifanolanana madinidinika, ady nilana fitsarana. Mpitandrina roa, Rajaonary sy Rajohnson no olo-malaza indrindra teo amin'ny tantaran'ny Tranozozoro. Fanoherana ny fomba fitondran'ny Misionera sy ny mpanao fanjakana frantsay izay nihevitra ny Malagasy ho ambany no fototra niorenan'ny Tranozozoro, ary azo heverina ho endrika iray nanehon'ny Malagasy ny fijoroany amin'ny maha-izy azy izany.

Olona niala tamin'ny renim-piangonan'Ambatonakanga no nanorina ny Tranozozoro tamin'ny 1894. Noheverin'i Gallieni fa ho azony ampiasaina eo amin'ny sehatry ny fanjanahan-tany mba hanoherana ireo Misionera vahiny io fiangonana io, koa nampiany teo amin'ny fitarany. Tsy ela akory anefa dia nampijalian'ny fitondrana frantsay ny Tranozozoro noho ny fahatakarany ny fifandraisana nisy teo amin'io fiangonana io sy ny tolona ho an'ny fahafahana.

Tsy niala tamin'ny fehi-kevitra nijoroany ary nampivavaka azy ny Tranozozoro : fandavana izay rehetra mety ho fanjakazakan'ny vahiny tamin'ny 1928, dia nisaraka tamin'ny F.F.M.A. indray kosa ny Tranozozoro ; fanoherana mandrakariva ny Misionera eoropeana ; firaketana amin'ny endrika nananan' ny fiangonana malagasy teny am-piandohana – dia ny endriky ny fikambanan' ny kristiana ; finivana hampihatra ny sorid-dalan'ny Filazantsara izay heverina mazava fa hitondra amin'ny famahoana ; fitazonana ny harentsaina malagasy ary fikarohana izay fomba hampifandrindra ny finoana kristiana amin'ny maha-malagasy ny Malagasy.

SUMMARY

Like most important churches in Madagascar, the modest Tranozozoro can pride itself on a rich and fertile history. Though this eventful history was characterized by disputes and trials, it is definitely one of prime importance in the general evolution of Malagasy protestantism on the one hand and of Malagasy nationalism on the other. Two outstanding church – ministers, Rajaonary and Rajohnson, dominated the history of the Tranozozoro. That church was one of the earlier manifestations of Malagasy national pride reac-

ting against British missionaries' contemptuous authority or French colonial power. It was founded in 1894 (as a result of an internal schism within the Church of Ambatonakanga). Its importance was consolidated under Gallieni who thought he would be able to use the church against foreign missions on behalf of French colonization. In fact it was very soon persecuted by the central government on account of its obvious links with nationalism.

For three quarters of a century, the Tranozozoro kept its primary features, namely : it rejected any foreign guidance (hence another schism in 1928, this time with the F.F.M.A.) ; it led a constant struggle against the European missionaries' influence ; it remained attached to the principle of congregational church-origins ; it advocated a permanent search for evangelical spirit which was readily combined with nationalist ideals ; it kept within the lines of traditional Malagasy values and attempted to associate universal christianity and genuine Malagasy personality.